

## MUSÉE ESPAGNOL.

VOYAGE DE M. LE BARON TAYLOR.



Derrière ces Pyrénées qui, au mépris de la superbe exclamation du grand roi, n'ont point encore incliné leurs cimes orgueilleuses devant notre épée, vivait oublié, sous les sombres arceaux des cathédrales et des monastères, tout un monde ignoré de l'Europe. Nous savions que l'Espagne fut grande par ses combats et ses conquêtes, ses chants et ses fêtes, ses explorations et ses richesses; grande par ses guerriers, ses navigateurs et ses poètes. Nous avons admiré le caractère épique de son histoire, merveilleuse comme une fable de la Grèce. Nous avons compté avec respect, parmi les étoiles de son ciel, les Calderon, les Cervantes et les Véga, ces hommes de la race des Dante, des Corneille et des Shakspeare, qui, venus en des contrées diverses, portent tous au front le sceau de leur commune origine, et forment une race impérissable, dont Homère est le patriarche. Mais cette nation, aux magnifiques destinées, dont la poésie a conservé dans ses drames, dans ses ballades et dans ses épopées, la sauvage énergie et l'indomptable fierté; mais cette contrée, dont les Deux-Mondes ont porté la domination, après que l'ange des batailles eut balayé de son sol la poussière des infidèles, nous pensions que la toile n'en garderait que peu de trace. Mais ces chevaleresques existences de rois et de guerriers, passées entre une prière et une bataille; ces vies de solitude et d'austérité, dont la foi fut tout le mystère, et la mort, toute la con-

templation ; ces passions qui grondaient sourdement dans les replis cachés de ces cœurs de moines, comme l'orage au fond des abîmes ; cet ombrageux orgueil des nobles qui agita tant de passions ; cette sombre piété qui offrit tant d'holocaustes de sang au Christ des douleurs, nous n'avions cru les pouvoir étudier qu'avec les yeux de la pensée. La poésie n'avait pour nous aucune sœur dans la patrie du Cid et de Cortez, dans le royaume privilégié des supplices ; et, dans notre croyance, la peinture avait oublié de compter la vieille Ibérie au nombre de ses filles bien-aimées.

Mais cela n'était pas et ne pouvait pas être. Le ciel de l'Espagne est trop resplendissant de lumière, l'existence y est trop large, la nature trop prodigue de ses dons pour que l'arbre des arts n'y dût fleurir qu'à moitié. La terre des drames chevaleresques et des ballades fabuleuses devait produire une peinture qui fut la sœur de cette poésie si riche d'images, si belle d'énergie et d'originalité, si éclatante de coloris.

Au dixième siècle, en 976, la Castille possédait déjà trois peintres sur parchemin : *Vigila*, *Sarracano* et *Garcia*. L'art alors était presque entièrement héraldique, et leurs œuvres ne sont pas moins curieuses que ces drames religieux de la même époque, que la science de M. Magnien vient récemment de mettre en lumière. Mais il s'éclipse pendant un long intervalle, et s'enfuit, sans doute effrayé des cris de guerre que les descendants des compagnons de Pélagé ont jeté si longtemps du haut des Asturies, lorsqu'ils veillaient et priaient en face du Maure, une main toujours appuyée sur la garde de leur épée. Pendant ce silence de la peinture, le ciseau du sculpteur écrivit, comme dans toute la catholicité, le livre des traditions du culte sur la pierre des basiliques, élevées par les rois de Castille et d'Aragon, dans le voisinage du royaume des califes.

Au onzième siècle, en 1033, *Aparicio* et *Rodolfo* sculptaient les saints et les saintes de la Castille ; et dans le douzième, à Santiago, *Mateo*, méritait, par ses œuvres, le surnom d'un grand *maestro*. La peinture sur parchemin renaît, en 1250, avec *Pedro de Pampluna* de Séville, et brille au quatorzième siècle avec *Garcia Martinez*. Né à Avignon, Martinez offrit, en 1343, le tribut de ses travaux à l'Espagne, qui le revendique à juste titre. La patrie de l'artiste n'est-elle pas la contrée où il crée ses œuvres et conquiert sa renommée ? Cet art se repose, durant de longues années, pour se remonter avec plus d'éclat, au seizième siècle, avec *Diego de Arroyo*, de Tolède, qui alla étudier les modèles d'Italie, *Francisco Hernandez*, de Ségovie, et *Cristobal*

*Ramirez*, de Valence, dont la palette a laissé d'impérissables souvenirs au monastère de San Lorenzo de l'Escorial, grandir encore au dix-septième siècle, entre les mains d'un élève de Luis de Vargas, *Francisco Galeas*, de Séville, et s'éteindre au dix-huitième siècle, avec dona *Anna Maria Mengs*, de Madrid, qui ferme une noble liste de cinquante-quatre peintres sur parchemin.

La sculpture avait marché d'un même pas. En 1278, *Bartolomé*, de Tarragone, se fait admirer de la foule pieuse. Cet art fleurit dès lors sans interruption. Il s'enrichit au quatorzième siècle des œuvres du célèbre *Jayme Castayls*, de Barcelone, qui termina, dans l'église de Tarragone, le travail inachevé de Bartolomé; et, au quinzième siècle, des œuvres de *Martin Bonifacio* et d'*Alvar Gonzalez*, de Tolède, qui manièrent le crayon et le ciseau de la même main, et travaillèrent tous deux à la cathédrale de Tolède. Il traverse les âges suivants avec *Rodrigo*, *Marcos* et *Pablo*, de Tolède, les deux *Millon*, *Juan Gomez*, *Geronimo Velasquez* et *Pedro Martinez*, de Séville, *Manuel del Gado* et *Manuel Pereyra*, de Madrid; et brise ses ciseaux à la fin du dix-huitième siècle, avec *Pablo Serra*, de Barcelone, *Manuel Alvarez* et *Antonio Primo*, de Madrid, qui terminent une liste, riche de six cent vingt noms, dont le plus grand nombre échappe à notre mémoire. Mais l'art, qui a légué à notre admiration tant d'œuvres qui demain deviendront l'objet de notre culte, la peinture sur toile, qui demain nous fournira de profondes études, que nous n'avions pas même soupçonnées, n'a secoué ses langes qu'après ses émules.

*Roderigo Esteban* ouvre en Castille, en 1291, au moment où allait sonner le quatorzième siècle, cette glorieuse succession d'artistes qui devait être et si riche et si belle; en 1382 et en 1399 brillent *Juan Cessilles* de Catalogne, et *Fernand Gonzalez* de Séville. On était alors à la porte d'une grande époque. Les gloires allaient se presser en foule sur cette terre des Espagnes qui venait d'être délivrée pour jamais du dernier débris de la domination des Arabes; Ferdinand le catholique avait mis sur son front toutes les couronnes de ce beau royaume, et Christophe Colomb avait déjà trouvé la source d'or qui des plus vaillants guerriers, devait faire aussi les plus riches seigneurs du monde. L'Espagne de cet homme qui, selon la pittoresque expression de M. Victor Hugo, fut une moitié de Dieu, l'Espagne de Charles-Quint était née. Elle avait alors tant de conquêtes pour inspirer tous les arts, et tant de richesses pour acheter toutes les œuvres, tant de gloires et

de passions que la peinture ne pouvait manquer d'être emportée dans le mouvement du siècle, et de marcher vite, et de vite grandir. Les deux *Sanchez*, et *Nunez*, de Séville, l'un en 1454, le second en 1462, et le troisième en 1475, font déjà pressentir sur leurs toiles tout l'éclat, toute la vigueur, toute la science qu'aura bientôt l'école des Murillo, des Velasquez, des Ribera et des Zurbarran. Au seizième siècle, l'Europe est dans le travail de l'enfantement des chefs-d'œuvre de l'art; l'Espagne a été remuée, jusque dans les entrailles, par des guerres de géants, des pompes de dieux et des supplices de démons; par toutes les passions, tous les orgueils et toutes les misères; l'Espagne est devenue le royaume d'un maître qui ne voit jamais le soleil se coucher sur ses états, et vogue à pleines voiles dans une ère d'opulence, de lumière et de domination qui n'a point d'égale. Alors l'art a trop de prêtres pour qu'on leur puisse payer à tous un tribut d'hommages. *Fernandez Navareto*, surnommé *el Mudo*, couvre les murs de l'Escorial de ses merveilleuses peintures, et laisse un nom splendide. *Gallegos* de Salamanque, *Yanez* de la Manche, *Felipe de Guevara* et *Alonso Sanchez Coello*, de Madrid; *Nicolas de Vergara*, *el Viejo* et *Alonso Berrugueto* de Tolède, et *Luis de Vargas* de Séville, sont les maîtres de l'art qui déjà fonde des royautes, dont *Luis de Moralès*, de Badajoz, surnommé *el Divino*, et l'infortuné *Dominico Theotocopuli*, de Tolède, surnommé *el Greco*, portent les couronnes. Moralès à l'âme profondément religieuse et contemplative n'a réfléchi que les traits du Christ. Theotocopuli, déplorable victime d'un orgueil justement blessé des injustices de son siècle, termina dans la folie des jours consacrés à l'art, et ne recouvra une heure de raison que pour jeter sur la toile les traits de sa fille chérie, l'une des plus ravissantes figures de femme que l'on puisse rencontrer. Au dix-septième siècle, la peinture est dans toute sa force et dans toute sa splendeur. L'Espagne révère *Bartholomé Carducho*, *Fabricio Castello*, *Salvator Jordan*, *Francis Herrera*, surnommé *el Viejo*, *don Juan Carreno de Miranda*, *don Diego Velasquez de Silva*: tous réclamés par Madrid, tous vivant en face du soleil de la Cour, et la plupart, au milieu même des pompes de palais de Madrid et de l'Escorial: *Miguel de Espinosa*, *Esteban March*, *Francisco y Juan de Ribalta*, *Pedro Orrente*, *Juan Vincente Joannès*, tous enfants de Valence, et *don Juan de Valdès Leal*, *Francisco Zurbarran*, *don Francisco Antolinez y Sarobia*, *Bartolomé Esteban Murillo*, qui tous appartiennent à la gloire de Séville; *Luis Tristan* de Tolède, *Sebastian Gomez* et *Pedro de Moya*,

étoiles de Grenade ; *Joseph de Ribera* , surnommé *el Espagnoletto* , et dont se glorifie San Felipe de Zativa ; *Alonso Cano* , dont Madrid pourrait aussi réclamer les œuvres , si sa vie errante ne l'eût rendu l'enfant de toute l'Espagne. Alonso Cano, que son caractère indompté compromettait souvent avec la justice séculière de l'Espagne, demandait souvent asile aux sombres solitudes des cathédrales et des monastères, et payait par une page de peinture leur pieuse hospitalité. C'est ainsi qu'il sema de ses œuvres, dont chacune est un jalon de sa vie orageuse, les cloîtres et les églises. Alonso Cano est le Michel-Ange de sa patrie : comme l'astre de Florence, il passait tour à tour de la palette au crayon, et du crayon au ciseau. Cette triple gloire lui sauva la vie. Accusé de la mort de sa femme, et livré aux instruments de la torture, il imposa, par son génie, aux familiers de l'inquisition. Ses bourreaux n'osèrent prendre sur eux de mutiler un aussi grand artiste et demandèrent à Philippe III ce qu'il fallait faire. Que la torture continue, répondit le roi ; mais je défends qu'on touche au bras droit d'Alonso Cano, celui avec lequel il peint. Le crime ne put être prouvé, et son bras épargné continua d'enrichir sa patrie. C'est à ce siècle qu'appartiennent les plus grands noms de la peinture espagnole : les Zurbarran, les Velasquez, les Ribera, les Murillo. Zurbarran est le peintre des martyrs et des moines. Quelle effrayante vérité dans ces épouvantables supplices dont le sol a fourni les types ! Comme tous ces confesseurs de la foi respirent bien l'air de la souffrance chrétienne et résignée. Que Zurbarran a bien surpris les mystères de la vie douloureuse des hommes du tabernacle ; qu'il a bien pénétré dans les secrets de cette agonie volontaire qui serait le plus lugubre des tableaux, si un rayon de l'autre monde ne brillait déjà sur le front grave et chauve du cénobite ! Comme ces têtes vivantes, abimées dans la prière et le recueillement devant des têtes mortes, semblent bien en communication pieuse avec Dieu ! Quoique penchées vers la terre, comme elles semblent ne vivre que pour le royaume des cieux ! Quelle austérité de formes, quelle fermeté de tons, quelle profondeur de composition ! On sent que la foi et la fierté du Castillan ont passé par là. Ribera, qui fut l'élève du Caravage, est de la famille de Zurbarran. La même énergie et la même âpreté se révèlent dans ses œuvres. Ribera, lui aussi, se complait dans la contemplation des scènes désolantes et terribles. Nous avons eu sous les yeux un matyre de saint Barthélemy, que lui seul peut-être pouvait créer. Les bourreaux déchirent le bras de l'apôtre du Christ, et l'apôtre ne laisse pas échapper une seule plainte, de peur d'attendrir ses bour-

reaux et d'attédir leur haine ! Quelle âme forte il faut enfermer dans ses entrailles pour inventer de pareilles scènes ! Son Combat d'Hercule et du Centaure, page de la fable, tracée d'une main vigoureuse et ferme ; son Assomption de Marie l'égyptienne, composition terrible qui porte l'effroi dans l'âme, révèlent cette même âpreté de caractère, cette même puissance de volonté.

Un portrait en pied du comte d'Olivarez a commencé la fortune et la gloire de Velasquez. Obscur et pauvre, Velasquez se présenta au ministre tout-puissant, avec une lettre de recommandation, et celui qui gouvernait la moitié du monde daigna poser devant le peintre inconnu. Le coup d'essai de Velasquez fut un coup de maître, et le protégé du comte d'Olivarez, fut plus tard le favori de Philippe IV. Velasquez a des teintes plus suaves, reproduit des scènes plus naïves que Zurbaran et Ribera. La lumière et la vie respirent sous ses pinceaux magiques, et quelle lumière et quelle vie que celle de l'Espagne. Quel éclat ! quelle transparence. Quelle atmosphère d'amour et d'encens ! quelle splendide nature ! Comme l'existence doit être douce sous ce soleil qui éclaire de ses reflets d'or, son admirable Adoration des bergers !

Mais le Raphaël de l'Andalousie et des Castilles, c'est sans nul doute Murillo. Murillo cependant ne divinise pas ses vierges comme Raphaël, ses madones. On y retrouve moins de la mère de Dieu et plus de la femme chrétienne. Mais il a cette suavité de dessin, cette pureté de ton qui ne sauraient nuire à l'éclat des couleurs et à l'originalité des formes. La peinture n'a rien produit de plus ravissant que sa Vierge à la ceinture, qui enveloppe de langes l'enfant Jésus. C'est une mère attentive, mais une mère qui ne sait rien des vices et des passions de la terre, et de la maternité ne connaît que les soins et la tendresse. Quelle sérénité d'expression anime sa figure, type adorable de la beauté espagnole ! L'enfant appartient aussi à l'humanité, il ouvre la bouche pour pleurer, mais des accords de musique formés au-dessus de sa tête par des chérubins, semblent arrêter la plainte sur ses lèvres et rappellent que s'il est homme, il est Dieu aussi. Son portrait peint par lui-même explique son génie. En le voyant, nous avons compris par cette œuvre incomparable, par le caractère empreint dans l'expression de cette magnifique tête, toute la série de ses œuvres étalées dans les dix salles du Louvre, avec toutes les richesses arrachées par l'intelligence, le courage et le dévouement de M. le baron Taylor, au néant des flammes, à la poussière des cloîtres et des églises, à l'oubli des palais, à la mutilation du fer. C'est vraiment quelque chose de merveilleux et d'imprévu que cette appa-

rition soudaine de tant de chefs-d'œuvre qui sont pour nous la révélation de toute une langue nouvelle qui expliquera, non moins bien que les drames de Caldéron et de Vega , une contrée voisine que nous connaissons encore à peine. Là, lorsque toutes ces toiles parées de leurs encadrements et de leurs vernis, seront rangées par ordre chronologique de siècles, non-seulement l'artiste étudiera l'histoire de la peinture espagnole, en parcourant cette collection de pages déchirées à chaque âge, dans le livre de l'art, mais le poëte lui-même y viendra s'inspirer devant ces portraits, ces martyrs, ces moines, et ces dona, qui sont aussi l'histoire des destinées et des passions espagnoles. Rien ne manque à ce musée; chaque époque s'y trouve représentée. La décadence de l'art elle-même lui a fourni de belles inspirations, et le dix-huitième siècle y compte encore avec orgueil don Josefe Vergara, de Valence, les Villadomat, de la Catalogne, don Vicente Calderon de la Barca et don Alonso Miguel de Tobar, de Madrid. Le dix-neuvième siècle même lui a envoyé un représentant dans la collection des portraits de Goya, le huit-centième peintre de l'Espagne. Ses légendes religieuses lui ont fourni un saint Bonaventure, qui se réveille du sommeil de la mort pour écrire un ouvrage inachevé et les ballades satiriques, un tout petit tableau, où Charles-Quint, le pape et François I<sup>er</sup> sont rassemblés à la porte du séjour des réprouvés, désespérant de pouvoir monter vers le séjour des bienheureux. Ce que cette école a surtout de remarquable, c'est son caractère d'individualité fortement caractérisé. Rien chez elle ne rappelle la copie ou l'imitation d'une école étrangère. Cependant elle s'est frottée à l'art de l'Italie; elle s'est inspirée de la double étude de ses œuvres, au dehors et au dedans de l'Espagne. Longtemps avant l'ambassade de Velasquez en Italie, Berrugueto, Valdevira, Becerra, Vergara ses grands maîtres étudièrent, et rapportèrent dans leur patrie le fruit de leurs méditations à Venise, à Rome, à Florence.

Florence à son tour avait de bonne heure envoyé dans la vieille Ibérie, ses peintres Starnina, Dello, Pisan, Aregio, Cincinnato, d'Urbino, Carducho, qui fut aussi sculpteur et architecte, Lupicino, Mascagio, Caxès, un autre Carducho, Cotti, Nardi, et les sculpteurs Miguel, Micier, Florencia, Torrigiano, qui mourut dans les prisons du saint-office pour avoir brisé dans un juste mouvement d'orgueil une statue de la Vierge, dont un grand d'Espagne lui donnait un prix mesquin, Moreto, Portugucani, les deux Léoni, Sangroni, Barincini, Gaschi, Fanelli; Rome, ses peintres Jules, Alexandre, Alesio, Blas et Jérôme d'Urbino, Novara, Borgiani, Cavarrozzi, Crescenzi, Campino, Procacuri, Mengs, bohé-

mien dont la merveilleuse palette s'est formée sous son ciel, et ses sculpteurs Sonnavo, Carabaglio, Juni, Ferrer; Venise, son célèbre le Titien, ses peintres Esquarto, Aqua, Leonardoni, Pompeyo, Amiconi, les trois Tipolo, dont deux furent également graveurs et l'autre fresquiste; Gènes, ses peintres Scorza, les deux d'Urbino, les deux Cambiaso, Semini, Castello, Tavaroni, et ses sculpteurs Giraldo, Seméria, Capuzo, Ponzanelli, Olivieri, et les autres villes d'Italie, leurs peintres Yoli, Micier, Anguisciola, signora Cantoni, Lucenti, Bergamasco, Granelo, Arbasia, les deux Campi, Zucaro, Rizi, Tibaldi, qui fut aussi sculpteur et architecte, Francisquito, Lucenti, Montuano, Metelli, Colonna, Jordan, Simonelli, et leurs sculpteurs Milenes, les deux Bonanomé, les deux Trezzo, Virago, Cambiagio, Leoni, les deux Spano, Micael, Ceroni, Bertezi.

Le plus célèbre de tous ces nobles voyageurs de l'art d'Italie sur la terre d'Espagne, le Titien, y vint en 1533, avec Charles-Quint, qu'il avait peint deux fois déjà dans Bologne, et n'en sortit que le 4 mai 1535. Jamais artiste ne fut plus royalement honoré par un monarque. Un jour, à la suite d'une discussion sur la noblesse de l'art, le Titien est chargé de retoucher un tableau au-dessus de la porte d'une salle où se trouvait, avec l'empereur, toute la grandesse du royaume. Le Titien fait observer que, sans échafaud, il ne peut atteindre le tableau. L'empereur, aidé par les seigneurs de la cour, apporte lui-même une table au peintre. Le tableau se trouve encore trop élevé. L'empereur alors, saisit la table en disant au Titien : « Je vous ferai arriver. Allons, messieurs, continue-t-il, en s'adressant aux grands qui l'entouraient, levez, levez, car nous devons tous élever un homme aussi grand, et le tenir sur des pavois, en convenant que sa science est la reine de tous les arts. » Le même souverain répondit une autre fois à ceux qui blâmaient sa familiarité avec le peintre. « Il y a beaucoup de princes, et il n'y a qu'un Titien. » Charles-Quint se rendait souvent à son atelier. Dans une de ces visites, un pinceau tombe des mains du Titien, et est aussitôt recueilli par le monarque. L'artiste se jette aux pieds de Charles-Quint, en s'écriant avec la spontanéité d'une émotion profonde :

« Sire, je ne mérite pas un tel honneur, » et Charles-Quint repart aussitôt :

« Le Titien est digne d'être servi par un César. »

Cependant l'école de peinture espagnole sut toujours se garder du danger de l'imitation, et ne copia, ni les maîtres qui étaient venus elle, ni les maîtres dont elle fit acheter les œuvres, et qui ne s'appelaient



rien moins que Rubens, le Poussin, Vandick, Corregio, Guido Reni et Rafaëlio d'Urbino. Elle ne conserva de ses études étrangères, que le sentiment du beau, qui partout se retrouve au même point chez les grands artistes; elle resta elle-même, et n'y perdit pas. Si sa vérité n'est pas toujours assez idéale, elle ne manque jamais de force, de puissance et d'éclat; elle ressemble au peuple de l'Espagne, avec lequel aucun autre peuple d'Europe n'a d'analogie, ni dans l'histoire, ni dans le caractère. L'Espagne, en effet, n'a point passé par les mêmes routes que l'Allemagne, l'Italie, l'Angleterre, la France; elle n'a point fourni d'anneau à la chaîne de la féodalité. Son territoire ne lui appartenait pas à cette époque, et sa noblesse, qui le disputait, toise par toise, à la valeur des Arabes, ne pouvait avoir les mœurs ni les idées de la noblesse des contrées voisines. Elle n'envoya pas, non plus, d'armées de pèlerins au tombeau du sauveur des hommes; elle avait à défendre la croix sur son propre sol. D'autres passions agitèrent ce peuple voué à d'autres destinées; d'autres mœurs prirent racine dans cette nation remuée par d'autres événements.

Aussi les peintres de l'Espagne devaient-ils avoir comme ses poètes une originalité qui ne dérivait que d'elle-même, et dont l'étude sera d'autant plus précieuse qu'on ne pouvait la rencontrer nulle autre part. Il faut être au Louvre, en présence de cette atmosphère si lumineuse et si transparente, de ces têtes royales où la vie et la pensée ont gravé leur forte empreinte, de ces groupes dont le mouvement et l'animation revêtent tant de réalité; il faut être soi-même en contemplation devant toutes ces beautés de l'art pour comprendre avec son âme tout ce que cette école a pour nous d'étrange et d'imprévu. C'est bien là l'Espagne telle qu'on pouvait se la faire en rêve; l'Espagne, avec sa monarchie, sa grandesse et son inquisition; l'Espagne, avec ses moines et ses mendiants; l'Espagne, avec ses femmes à la longue mantille, délicieusement penchées sur les balcons, et ses cavaliers aux plumes éclatantes qui attendent dans la rue un sourire de leur maîtresse; avec ses sérénades et ses prières, ses paysages inondés de flots de lumière et ses cathédrales voilées sous des nuages d'encens; l'Espagne enfin avec tout ce qui fait la vie heureuse et belle et grande: la puissance, l'amour, la foi.

Que de nobles et ravissantes scènes qui manquaient à notre musée du Louvre, et quel vide faisait leur absence dans ce palais de toutes les merveilles du monde. Ce vide aujourd'hui est splendidement comblé, grâce à la munificence d'un roi de France, grâce au patriotisme d'un artiste dont le pays s'honore, et qu'un autre artiste qui

compte déjà parmi les illustrations de notre école de peinture moderne, M. Dauzats, a si noblement secondé dans sa périlleuse entreprise. Quels austères modèles et quelles graves études qui manquaient à nos peintres, et que M. le baron Taylor leur apporte, à travers mille dangers et mille fatigues, bravant les balles des insurgés, les folles jalousies de quelques hommes mal inspirés, les dévastations des révoltes ! Quelle patience, quelle habileté il a fallu joindre à la connaissance approfondie d'un art que M. le baron Taylor étudie depuis vingt-cinq ans, sous tous les climats, d'un art qu'il dote lui-même de si beaux et de si nombreux ouvrages, parmi lesquels nous aimons à nous rappeler son voyage dans l'ancienne France ! Il y a plaisir à lui entendre raconter comment il lui fallait employer les manœuvres stratégiques d'un véritable chef de partisans pour ne pas tomber avec ses richesses entre les mains des bandes de Cabrera. Un jour, ce capitaine de l'insurrection fit fusiller, sous ses yeux, trente-huit officiers de l'armée de la reine, faits prisonniers dans un combat qui s'était livré non loin du lieu où il en attendait l'issue, au risque de devenir prisonnier lui-même, pour connaître la direction que prendrait Cabrera, après la victoire ou la défaite. De combien d'inquiétude n'a-t-il pas été agité jusqu'au jour où il a été assuré que ses trésors n'avaient plus à redouter le pillage des colonnes d'insurgés ! Mais soit qu'il faille aller ravir au sol abandonné de l'Égypte les monuments solitaires des pharaons ; soit qu'il faille arracher sa proie au néant prêt à détruire une œuvre d'art, M. le baron Taylor ne consulte ni les périls, ni les souffrances du voyage. Dès que la gloire de la France réclame son concours, il est toujours prêt. La haute pensée qui préside à nos destinées devait apprécier son caractère et son talent, l'un et l'autre éprouvés. Aussi, lorsque Louis-Philippe, voulant doter le palais du Louvre d'une décoration digne de sa magnificence, sortit un million de sa cassette royale, il confia ce million, sans contrôle et sans réserve, à son désintéressement. Noble confiance, qui honore à la fois et le souverain qui la donne et l'artiste qui l'obtient. Il faut dire aussi que cet artiste, lorsqu'il fut envoyé auprès de Méhémet-Ali pour négocier l'enlèvement de l'obélisque de Louqsor, dont nous lui devons la possession, emporta cent mille francs, et en rapporta quatre-vingt-trois mille qui furent fidèlement rendus, quoique là aussi le gouvernement n'eût d'autre garantie que sa haute probité.

Jamais mission ne fut remplie avec plus de bonheur et de succès que cette mission toute pacifique dont l'or a été la seule armée. Les conquêtes de l'invasion, apportées par l'épée, étaient retournées par

l'épée sous le ciel natal, et notre musée ne possédait que quatre tableaux choisis d'une école qui est cependant l'une des plus riches et des plus brillantes de l'Europe chrétienne. La foule croyait à peine à l'œuvre des Zurbarran, des Vélasquez, des Ribera, des Murillo. Mais bientôt la foule pourra venir à son tour admirer leurs magnifiques toiles qui sont encore étendues, sans ordre, sur le parquet du Louvre, qu'elles tapissent plus richement que ne le pourrait faire tout l'or du monde. Nous reviendrons nous-même devant ces toiles, afin d'en étudier et d'en dire toutes les beautés.

Aujourd'hui, c'est assez de saluer leur bienvenue. Nous sommes au milieu de tant de merveilles, que nous ne pouvons en rapporter, dans cette première promenade, qu'une impression générale. Mais, dès aujourd'hui, nous pouvons pressentir quelle heureuse et grande impulsion notre école de peinture va recevoir de la visite de ces nobles étrangers ! L'art français tout entier doit rendre grâce à l'homme éclairé qui a sauvé de la destruction tant de belles pages que la poussière rongeaient dans leur patrie, et que peut-être la flamme aurait dévorées, ou que le fer aurait déchirées. L'Espagne aussi, se félicitera quelque jour, en voyant ses richesses connues et admirées du monde entier. Et de quoi se plaindrait-elle ? Nos collections de vieux tableaux ne lui sont-elles pas ouvertes comme à tous ! Qu'elle y vienne chercher les œuvres de nos peintres ; nous l'accueillerons avec joie, car il serait glorieux pour notre école qu'elle fût dignement représentée dans ses musées et ses églises. L'art n'a point de patrie, et c'est par ces transmigrations, par ces échanges, qu'il s'agrandit et se développe dans le vaste cercle des idées humaines. N'aurait-elle pas d'ailleurs compris elle-même cette vérité dans les beaux jours de sa gloire et de son opulence, elle qui deux fois envoya Velasquez chercher en Italie les tableaux de prix, pour en orner ses palais ; elle qui, après la mort de Charles I<sup>er</sup>, fit acheter à Londres les tableaux de cette succession royale, qui furent publiquement vendus par la révolution. Si Zurbarran, Murillo, Ribera, Velasquez avaient pu sortir de leur tombe, bien loin de s'opposer à l'exil de leurs enfants bien-aimés, ils auraient plutôt protégé un voyage qui va doubler leur renommée et leur assure un asile, dans l'un des premiers musées d'Europe, dans un palais habité par les Raphaël, les Paul Veronèse, les Michel-Ange et les Vandick.

Et d'ailleurs, l'Espagne, qui, dans sa misère, tend vers la France des mains suppliantes, lui pouvait-elle envoyer, pour réveiller ses sympathies, une plus majestueuse ambassade ? Quoi de plus propre à re-

muer une nation que l'aspect des chefs-d'œuvre de l'art ! Ah ! que ne s'est-elle écriée : Allez, noble cortège de rois, de guerriers et de martyrs, montrer combien nous fûmes grands, afin qu'on ait pitié de notre infortune, afin que la France, en mémoire de ce que nous avons fait, nous protège et nous sauve. Va, grand saint Ferdinand ; va demander à la magnanimité des ennemis que tu nous appris à vaincre, l'appui d'une épée qui peut seule nous rendre au repos et à la liberté, aujourd'hui que la tienne qui fut forte contre les étrangers ne peut rien contre les fureurs des propres enfants de ta patrie. Voilà ce qu'elle aurait dû dire, et ce que nous dirons pour elle. Dieu veuille que le muet langage de ses chefs-d'œuvre soit entendu de la plus généreuse des nations, et l'Espagne aura été sauvée par ses peintres, comme naguère la Grèce, par le souvenir de ses statuaires, de ses architectes et de ses poètes ; et la France avec l'Espagne devront un double remerciement au génie des arts.

AMÉDÉE DE CESENA.

## REVUE DRAMATIQUE.

### **Théâtre-Français.**

JULIE, OU UNE SÉPARATION, comédie en cinq actes, en prose,  
par M. Empis.

Drame ou comédie, c'était là un beau sujet ; la séparation de corps, ce supplément du divorce aboli, cette exception aux lois de la famille, est presque toujours le résultat de grands désordres domestiques, et la source de désordres plus grands encore. Les époux séparés sont deux malheureux qui traînent un reste de chaîne, fardeau dont ils ne peuvent se faire un jouet sans honte ! En renonçant à la vie de famille, ils ont d'avance dit adieu aux mœurs simples, aux joies paisibles, aux affections pures. Mais les plus à plaindre, ce sont les enfants, fruits de ces unions passagères ; ils portent la peine des torts de leurs parents ; privés des soins et des caresses de l'un ou de l'autre, ils sont condamnés à ne voir qu'un étranger où ils devraient trouver un protecteur, qu'un coupable souvent au lieu d'un objet de vénération. Traduites sur la scène, ces infractions à l'ordre moral pouvaient fournir de nobles et puissants enseignements ; déjà M. Mazères, dans *chacun de son côté*, nous avait révélé la face comique du sujet. Restait à exploiter la partie sérieuse et attendrissante ; M. Empis a cru le faire, mais, malgré ses efforts, c'est une œuvre à recommencer.

La scène est aux eaux du Mont-d'Or, en 1831 (notez bien la date). L'auteur suppose que madame de Nérès, volontairement séparée de son mari depuis une quinzaine d'années par des motifs de *dissentiment politique*, se fait passer pour veuve, et cache même à sa fille Ursule l'existence de M. de Nérès. Ursule a seize ans ; elle est recherchée par un jeune et riche adorateur, le duc de Theyal, qu'elle aime fort raisonnablement. Mais pour marier la jeune personne, il faut produire, ou l'extrait mor-

taire ou le consentement de son père. Madame de Nérís, embarrassée, prend le parti de confier sa position à un ami intime, M. Préval, conseiller à la cour de cassation. Celui-ci paraît fort contrarié de la découverte, car il aime en secret madame de Nérís, et, la croyant veuve, il se disposait à demander sa main. Sur ces entrefaites, un homme se présente de la part de M. de Nérís que sa femme croyait en Amérique; c'est un avoué, nommé Crépon jeune, un intrigant, chargé par le mari de régulariser la séparation en proposant le divorce ( La loi qui devait rétablir le divorce était adoptée à cette époque par la chambre des députés, et soumise à la chambre des pairs ). Madame de Nérís, qui, en dépit de la *politique*, a conservé pour l'absent des sentiments assez tendres, éprouve un certain trouble à cette ouverture imprévue; avant de se décider, elle veut parler à son mari; rien de plus naturel; de son côté, M. de Nérís, arrivé aux eaux depuis la veille, a revu sa femme dans un salon sans être aperçu d'elle, et a suivi sa fille à la promenade; il est enchanté de l'une et de l'autre, et avant de poursuivre son projet de divorce, il veut parler à madame de Nérís; rien de plus juste. Le public attend leur entrevue avec impatience; mais la pièce finirait au premier acte, et l'affiche en annonce cinq. Il faut donc se résigner à assister à un pénible et interminable malentendu. C'est, d'un côté, M. Préval et M. Crépon jeune, persuadant à la jeune femme, l'un par amour, l'autre par intérêt, que M. de Nérís a le plus vif désir de divorcer; c'est, d'un autre côté, une madame de Césanne, méchante femme s'il en fut, et commère du plus mauvais ton, faisant parvenir à l'oreille du mari certains propos calomnieux sur les assiduités de M. Préval auprès de la prétendue veuve. Les deux époux sont donc de plus en plus divisés, et se gardent bien de la moindre explication, car M. Empis a promis cinq actes, et il tient à les donner. L'occasion est pourtant belle au moment où la jeune Ursule, insultée au milieu d'un bal et voyant son mariage rompu à cause de la conduite équivoque de sa mère, vient sommer tout haut son père de prendre sa défense et de la reconnaître publiquement. M. de Nérís recule, tant il a peur que le dénouement n'arrive, et il aime mieux emmener sa fille que d'interroger sa femme. Cependant la nuit porte conseil; il va le lendemain demander une explication à M. Préval, cet honnête conseiller à la cour de cassation, qui, dans son ardeur chevaleresque, s'est battu avec un des calomniateurs de madame de Nérís, au risque d'accréditer la calomnie. M. de Nérís, le voyant si bien disposé, lui propose un second duel. Le conseiller réfléchit mûrement, et finit par conve-

nir qu'il serait assez ridicule à lui, magistrat respectable, de se battre deux fois en un jour pour une femme qui ne peut pas le souffrir, attendu que depuis quinze ans elle n'aime et n'a jamais aimé que son mari, M. de Nérès, réfugié en Amérique. Après cet aveu, M. Préval se retire et annonce qu'il va quitter la France. Apparemment, la Cour de cassation est en vacances. Pour M. de Nérès, si doucement détrompé, il ne se sent pas de joie et se propose enfin de revoir sa femme. Mais, hélas! à cet heureux moment si longtemps attendu, la toile tombe, et se relève un quart d'heure après pour le cinquième acte. Madame de Nérès ne se contente pas de voir son mari revenir à elle; elle a été calomniée, il lui faut une justification éclatante. A cet effet, elle rassemble solennellement ses amis et ses ennemis, son mari, sa fille, et le prétendu de sa fille; et, devant eux, elle s'écrie: Je suis innocente! En conséquence, M. de Nérès tombe dans les bras de sa femme, les amis pleurent de joie, les ennemis s'enfuient couverts de honte, et mademoiselle Ursule donne la main à son prétendu.

Voilà cette comédie, reçue, dit-on, avec enthousiasme et annoncée avec fracas. Le principal défaut de l'ouvrage est dans son point de départ qui n'est ni juste ni raisonnable. Rien n'oblige une femme séparée de son mari à se faire passer pour veuve; c'est de sa part un tort bien volontaire, et qui n'est pas du tout la conséquence de la séparation. Un autre tort plus grave c'est de laisser ignorer à sa fille qu'elle a encore un père, et cela pendant quinze ans! et l'on nous donne cette madame de Nérès pour une femme honnête? elle n'est honnête ni comme épouse ni comme mère. Les autres personnages ne sont pas plus heureusement conçus; M. de Nérès est un homme incertain, irrésolu, qui se laisse mener par de bas intrigants, et qui n'agit pas une seule fois à propos. La jeune Ursule pourrait intéresser si elle était moins précheuse, et si son amour était autre chose qu'une formalité dramatique. Le conseiller à la cour de cassation joue le rôle le plus froid et le plus équivoque. Il n'est pas permis d'être grossier comme Crépon jeune, non que je prenne fait et cause pour les bonnes manières des avoués de Paris, mais un pareil manant ne serait pas souffert une demi-heure dans une compagnie d'honnêtes gens.

Le style est d'une prolixité insoutenable, malgré quelques traits d'esprit. On n'y entend que phrases rondes et académiques; or, c'est un grand défaut pour un auteur dramatique de parler *comme un livre*.

Toute faible qu'est cette pièce, elle a fait répandre quelques larmes, tant il y a de sympathie dans le public pour ces tableaux d'in-

térieur et de famille. Madame Volnys et mademoiselle Plessis ont fait assaut de talent, et maintiendront quelque temps *la séparation* sur l'affiche.



LE BOUQUET DE BAL, comédie en un acte et en prose, par M. Charles Desnoyer.

Voici en revanche un joli petit acte qu'on ne joue pas assez souvent. L'idée en est simple et gracieuse. La romance de madame Duchange en a fourni le sujet. On n'analyse pas ces sortes de pièces dont tout le mérite consiste dans le soin des détails. Les comédiens auraient tort de traiter avec dédain les ouvrages de ce genre. Un acte bien fait a beaucoup plus de mérite, littérairement parlant, que ces grandes comédies prétentieuses et incomplètes qui n'attestent dans leurs auteurs qu'un profond aveuglement sur les limites de leur capacité.



LES DROITS DE LA FEMME, comédie en un acte, et en vers, par M. Th. Muret.

Comme on le voit, le théâtre Français ne pêche pas par le défaut d'activité. On serait plutôt fondé à se plaindre de cette grande consommation d'ouvrages nouveaux, d'où il résulte qu'ils s'étouffent les uns les autres, comme dans les théâtres secondaires, qui en enterrent par douzaines. Celui-ci mérite pourtant un brevet de longévité. La donnée en est spirituelle, et les détails fort bien choisis. Il s'agit d'une femme bel esprit, à qui la tête a tourné en lisant les romans de G. Sand, et les statuts de la société Saint-Simonienne. En conséquence, elle réclame ses droits à l'égalité civile et intellectuelle; madame veut faire l'avocat, le député, le philosophe, pendant que monsieur déploiera son amabilité au bal, et servira de chaperon à sa fille. Pour la mettre à l'épreuve, on l'installe devant le dossier d'un procès, et les pièces d'un rapport à la chambre sur la pêche de la morue, et voilà justement notre femme d'affaires embarrassée comme Louis XIII, quand Richelieu le laisse au milieu des paperasses ministérielles. Force lui est d'avouer son impuissance, et de retourner à son ménage.

Cette petite pièce, remplie de vers heureux, et écrite avec beaucoup de goût (chose rare!) coïncide d'une manière très-piquante avec une pétition rapportée dernièrement à la chambre des députés. Le beau sexe envahit; tenons-nous bien.



A laissé de l'amour dans le cœur de son frère ;  
 Chaque soir, tristement, on s'occupe de lui,  
 Et l'on en souffre encor lorsque le jour a lui !  
 Plus le soleil est doux, plus la terre est féconde,  
 Plus on pleure l'enfant qui, perdu par le monde,  
 Peut-être en ce moment sonde d'un œil béant  
 Le fleuve qui sur lui va sceller le néant !

## LE JEUNE HOMME.

Assez ! mon père, assez ! Je comprends cette vie ;  
 A la souffrance, hélas ! elle est toute asservie.  
 Ah ! si rude qu'il soit, je le vois à présent,  
 Le travail ne produit qu'un pain insuffisant.  
 Mais cependant, mon père, ainsi que toute chose,  
 Ce mal qui m'épouvante a sans doute sa cause ;  
 Sans doute il a son nom qu'on dit dans la stupeur...

## LE VIEILLARD.

Mon fils, il a deux noms : l'Egoïsme et la Peur !

L. A. BERTHAUD.

---

 MADemoiselle ÉLISA BOIS-GONTIER.
 

---

Les coulisses, rien de plus.

Elle est jeune et belle, vous le savez ; peut-être ne savez-vous pas qu'elle est bonne fille, excellente camarade, joyeuse convive, point médisante, point méchante, point intrigante... Eh bien ! je vous l'apprends, moi. Si vous donnez un joli rôle à Bois-Gontier, elle vous remerciera d'un doux regard, d'une douce parole, d'un serrement de main affectueux. Donnez-lui un joli rôle : vous voyez que cela en vaut la peine.

Si vous lui faites un passe-droit, et qu'un rôle de son emploi lui soit enlevé, elle vous boudera, ne vous tutoiera plus ; mais la rancune s'arrêtera là, car avant tout elle est généreuse.

Mlle Bois-Gontier a débuté, en 1838, à Saint-Antoine, et chacune des pièces où elle s'est montrée lui a dû bonne part de son succès. Nommons *Zizine*, *la Volière*, *la Fabrique*, *le Moutard*, *les belles Femmes de Paris*, où elle était si bien placée ; citons encore *le Lac des Fées*, *une Femme sur les bras*, *le Réveillon de Grisettes*, créations originales qui lui valurent une réputation dont s'enorgueillit bientôt l'Ambigu-Comique. Là elle joua *la Grisette au vert*, et les mains me cuisent encore des chauds

applaudissements que je donnai à son entrain, à sa verve, à ses allures d'indépendance.

Les Variétés, accapareuses des jolis minois, s'emparèrent de Mlle Bois-Gontier. Elle débuta à ce théâtre dans *l'Hospitalité*, et je me rappelle encore le rire qui accueillit la charmante actrice quand elle dit, dans son couplet au public, qu'elle avait peur.

Non, Messieurs, Bois-Gontier n'a pas peur de vous, car elle sait ses rôles, elle les étudie, elle les médite, et elle n'ignore pas que si vous avez des bravos pour ses heureuses qualités, vous avez aussi de l'indulgence pour ses imperfections. Il y a si peu de temps qu'elle est au théâtre!

Si j'étais directeur, je ferais des sacrifices pour m'attacher Mlle Bois-Gontier. Son présent est beau, et ses dernières créations, parmi lesquelles il faut mettre en première ligne *Deux Dames au Violon* et le *Bas-Bleu*, lui assurent un magnifique avenir; vous verrez. J. A.

---

## BEAUX-ARTS.

---

### SALON DE 1842.

(Sixième article.)

MARINE. — MM. Gudin (Théodore), Isabey (Eugène), Meyer (Henri). —  
 PORTRAITS. — MM. Gosse, Wetter, Robiquet, Laemlein, Court, Pingret, Winterhalter, Amaury Duval, Dubufe; Mme Calamata.

En parodiant un mot de Louis XIV, M. Gudin pourrait bien dire au salon : La marine c'est moi; car dix tableaux plus ou moins importants sont le tribut que vient de payer cet artiste célèbre. Un tel luxe d'exhibitions a toutefois pour conséquence fâcheuse d'énerver le travail essentiel de la composition. La main est si preste que le jugement et le goût pourraient bien en souffrir par la suite. Jusqu'à cette heure, toutefois, la remarque est encore à l'état de simple prévision, les ouvrages de M. Gudin n'ayant donné à personne le droit d'en faire une application immédiate. Nous reconnaissons au contraire dans les diverses toiles signées de lui, entre autres dans *le Bombardement de Tripoli* et la prise à l'abordage de la *goëlette le Hasard*, une observation attentive des phénomènes variés de la mer et des manœuvres guerrières à bord de nos flottes, soit dit sans la moindre prétention de critique spéciale, mais guidé par le même sentiment d'analogie qui fait croire à la ressemblance d'un portrait dont le modèle nous est inconnu.

La vue de *Dieppe*, par M. Isabey, considérée comme effet de perspective, aurait plus de profondeur, de développement, si les figures placées au premier plan n'étaient pas d'une exécution trop négligée, trop lâchée, pour employer une expression du vocabulaire de l'école.

Le peintre est exempt de reproches dans la grande et pathétique scène de

l'embarquement du corps de l'empereur à bord de la *Belle-Poule*. Religieusement soumis à l'exactitude historique dénuée d'épisodes, de la moindre circonstance favorable aux moyens de son art, l'auteur, loin de succomber à cette épreuve, a su tirer des obstacles inhérents au sujet, de l'immobilité militaire, de tant de personnages groupés dans un ordre officiel, une ressource dramatique. On assiste avec eux à l'imposante et lugubre cérémonie; on retient sa respiration, les yeux attachés sur le cercueil impérial qui s'élève majestueusement de la terre d'exil pour toucher enfin le sol glorieux de la patrie!

L'incendie en mer du navire anglais l'*India* recommande aux connaisseurs le nom de M. Meyer. Il a saisi l'ensemble et les détails de sa tâche compliquée en artiste dont les souvenirs ont de la puissance, le pinceau de la hardiesse et de l'éclat.

Avant d'aborder le genre *portraits*, n'oublions pas de citer la distinction admirable que fait Sganarelle à propos de sa marchandise : *il y a fagots et fagots*. Oui, certes, il y a portraits et portraits. Cette figuration des variétés de notre espèce se reproduit sur tous les degrés d'une immense échelle, depuis Raphaël, Léonard de Vinci, Titien, Poussin, David, jusques aux barbouilleurs qui, dans le coin de nos rues, dans nos galeries, quêtent au rabais un visage à déformer, en garantissant la ressemblance. Que de pas du sublime au ridicule! La classe intermédiaire se rattache plus ou moins à ces deux extrêmes. Dans la première catégorie se trouvent les artistes d'une capacité reconnue; la seconde n'offre que des ouvriers sans génie. Parmi ces derniers, quelques-uns, sous prétexte de fidélité à la nature, s'attachent à reproduire ses défauts. Inhabiles à comprendre le beau, c'est au laid qu'ils s'attachent d'une étroite désespérance. Malheur! si vous avez une verrue, un signe, une tache sur la peau, le nez tant soit peu de travers ou le menton saillant, car ils feront de vous un monstre odieux, grâce à leur prétendu respect pour l'imitation textuelle. Quelques autres, s'intitulant peintres d'histoire, se glorifient au contraire de vivre et d'opérer dans une sphère tout-à-fait idéale. Ils ne vous voient pas tels que vous êtes, mais tels qu'ils supposent que vous devriez être, suivant les types conventionnels dont leur main a contracté l'habitude. En vain seriez-vous borgne ou louche, vieux et laid, maigre comme un squelette ou gros comme un muid, ils vous transforment, vous adonisent, vous réparent à neuf, que c'est merveille.

Les femmes surtout — et peu s'en plaignent, dit-on — se voient ramenées à l'âge des amours, avec des airs penchés, des tailles de guêpes, des teints de lis et de roses, des costumes aériens. Ces portraits-là ne se marchandent pas : ils sont en effet impayables.

MM. Gosse, Wetter, Robiquet, Laemlein, étrangers à de pareils écarts, savent rendre la nature sans l'abaisser à la charge, sans l'altérer par système ou par spéculation. Ils pensent qu'une imitation grossière des traits humains n'est pas une ressemblance, et qu'une individualité de fantaisie est une énigme sans mot.

Après avoir débuté brillamment naguère par une page de haut style, *la Mort de César*, qui lui a valu tant de justes éloges, M. Court fait abjuration aujourd'hui de ses pensées vigoureuses, de son crayon mâle et saisissant. Du forum il saute au boudoir; de l'héroïsme un peu farouche il tombe à plat dans l'aristocratie minaudière. Au lieu de chercher des *nus*, il taille des robes de bal et de soirées, en toutes sortes d'étoffes, plus impossibles les unes que les autres, et

coiffe ses modèles fantastiques de manière à désespérer Hyppolite et Normandin.

Nous qui avons entendu Gros gémir, à l'époque où florissait le genre batailles, de ne faire que *des bottes et des pantalons*, nous sommes enclins à croire que M. Court est aussi victime d'un autre despotisme, celui des *lionnes* parisiennes et des blondes Majestés septentrionales. Prions pour sa délivrance !

M. Pingret, auteur d'une *Scène de carnaval*, nous présente comme peinture de carême *la Famille de M. le duc de Serra Capriola*, ambassadeur de Naples, tous, jusqu'au nourisson de Mme la duchesse, pomponnés et dorés. On est bien forcé de le reconnaître, les Serra Capriola, nobles, très nobles, riches et très riches, n'ont pas avec leur étalage des tournures féodales, des physionomies princières. Ils nous ont rappelé certaine pièce des Variétés, où l'immortel Odry s'écriait : « Je suis le seigneur Penchenchini ; reconnaissez-moi à ma veste brodée. »

Le Portrait de la reine, par M. Winterhalter, est un des plus remarquables de l'exposition, au rapport de la presse officielle. Nous ne sommes pas de son avis. Et d'abord la ressemblance laisse à désirer ; puis la tête est trop petite ou le corps entier trop long, c'est comme on voudra. En revanche, les bras sont trop courts, l'ensemble d'une raideur inexcusable. M. Winterhalter a montré du goût dans les accessoires, assurément ; mais sa réussite même accuse le peu de vérité qu'il a mise dans les tons de chairs.

On ne reprochera certes pas la négligence à M. Amaury-Duval, car il pèche par le défaut opposé ; il semble avoir pris au pied de la lettre le conseil que Boileau donne aux écrivains : *cent fois sur le métier remettez votre ouvrage*, conseil également applicable aux arts du dessin, pourvu qu'on sache dissimuler aux yeux du public un pénible labeur sous une apparente facilité.

Nous n'avons que des compliments, des félicitations pour M. Dubufe. Cet artiste, entraîné dans une voie déplorable, longtemps peintre de figures grimées, de petits sujets érotiques et jouissant d'une vogue lucrative, a eu le courage de retourner sur ses pas. Son portrait de femme, dans le salon carré, est une œuvre simple et savante tout à la fois. Bonne réponse aux critiques.

En sa qualité de jeune femme et de débutante, Mme Calamata mérite les plus grands égards, sans doute ; mais il ne faut pas que la galanterie dégénère en mensonge ; il ne faut pas que les ovations de famille trouvent un écho perfide au tribunal de l'opinion, où l'impartialité seule a droit de se faire entendre. Disons donc, avec regret, que Mme Calamata n'a point le sentiment de la couleur ; que sa délinéation exacte, mais privée de morbidesse, communique à ses ouvrages un aspect étrange. Les portraits de M. et de Mme Raoul Rochette viennent à l'appui de nos remarques.

CH. DE BOUHELIER.

---

### BARROILHET A ROUEN.

Nous avons annoncé l'excursion de Barroilhet à Rouen ; voici dans quels termes le *Journal de Rouen* parle de l'impression produite par notre grand chanteur sur le public si difficile de cette ville ;

Barroilhet. — Bouché dans Walter, Vartel dans Rodolphe et Saint-Denis dans Mecthal complétaient un ensemble qui mérite des éloges sans restrictions. Mme Dorus a chanté *Clotilde* avec la perfection qu'on lui connaît, Mme Elian a mérité des applaudissements. Mlles Louise et Nathalie Fitzjames ont dansé *la tyrolienne* avec la désinvolture et la précision qui leur est naturelle. La seconde représentation de *la Favorite* a eu lieu devant une assemblée nombreuse; Duprez, Barroilhet, Mme Stoltz ont été à la hauteur de leur grande réputation; au deuxième acte, Petipa et Mlle Weiss ont dansé avec infiniment de charme et de grâce. Décidément la débutante veut prendre rang parmi les sujets distingués de notre ballet. Mlles Fauster, Caroline et Robert ont été remarquées. Wermelen, Carlo, Delahaye quittent, d't-on, l'Opéra; il y a dans le nombre deux chanteurs regrettables. — *La Rosière de Gand* est répétée par Mlle Maria. — Duprez est nommé professeur de chant au Conservatoire. Mlle Daubré ne demande qu'à montrer et faire apprécier ses belles qualités, le public est de son avis; que la direction satisfasse l'une et l'autre.

THÉÂTRE-FRANÇAIS. — *Hernani* et *Sganarelle*, *Tartufe* et *Oscar* ont fait de belles recettes; cela ne nous surprend pas, car Ligier, Beauvallet, Guyon et Samson, Mlles Denain et Brohan sont des interprètes qu'on aime à entendre: aussi tous ont-ils été vivement applaudis... Mais à côté que de sujets médiocres!

Toujours de chauds et légitimes applaudissements pour Mlle Béranger, à qui est désormais dévolu un grand héritage. Vienne *Figaro*, et la consécration sera complète: Suzanne plaide si bien! — On dit Mlle Bourbier engagée à l'Odéon: dans des *Bourbiers pareils*, un théâtre trouve sa prospérité. — Exception.

Et Mlle Doze? Vite, vite, M. Buloz, ne perdez point le trésor qui vous a été confié par Mlle Mars.

Dans *Mademoiselle de Belle-Isle*, Mlle Béranger a été ravissante de naïveté et de touchantes émotions. C'est un succès immense.

OPÉRA-COMIQUE. — Les mêmes pièces à succès, les mêmes acteurs aimés du public et foule constante. — Incessamment de nouveaux acteurs, des pièces nouvelles; abondance de bien.

ODÉON. — Dans *Rodogune*, ce chef-d'œuvre de Corneille, Cléopâtre-Georges a dépassé les bornes du talent: aussi l'enthousiasme a-t-il éclaté vingt fois en bravos et en trépignements. Achille, Rouvière, Mlle Daras et Peyre secondent très bien la grande reine. — Nous voudrions pouvoir louer toujours, mais nous serions coupables, si nous ne signalions pas le mal quand nous le reconnaissons; certes, personne plus que nous n'est disposé à prêter son appui à la direction de l'Odéon; cependant pouvons-nous ne pas lui dire que sa conduite envers M. de Venne, le poète national, n'est pas franche et loyale. Les engagements pris avec cet homme si recomman-

dable sous tous les rapports n'ont pas été exécutés. *L'Allié* ou *Paris délivré* a eu un succès positif et bien mérité, pourquoi donc ne le joue-t-on plus ? Allons, Messieurs, songez que la probité porte bonheur et qu'il n'est jamais trop tard pour bien faire. — En répétition, *le Tribun de Palerme*. M. Molé, gentilhomme, a lu *la Sœur de la Reine*. Nous enregistrons deux succès de plus. Dans un *Voyage à Pontoise*, Mme Doligny s'est montrée délicieuse d'entrain et de bonnes manières : une bonne réputation est au bout de tout cela.

Dans *Tartufe*, Bouchet a prouvé qu'il comprenait à merveille le chef-d'œuvre de Molière. Bouchet fera recette; Milon est un artiste plein d'élégance et de bon goût, et Mlle Paëz a été pleine de charmes. Vienne maintenant le drame de Mme Anaïs Ségalas et l'Odéon remonte sur un bloc de granit.

VAUDEVILLE. — Mlle Balthazar a la malheureuse prétention de vouloir remplacer MMmes Brohan et Thénard : l'amour-propre excessif est toujours le cachet de la médiocrité. — La reprise d'*Un de plus* et du *Fort-l'Évêque* nous ont montré Arnal toujours ravissant de gaieté et d'entrain. — *Les Mémoires du Diable* ont un succès si chaud, si brûlant, qu'on va établir des ventilateurs dans toute la salle. M. Trubert voulait y mettre des soufflets. Mlle Castellan débute dans une nouvelle pièce en deux actes de M. E. Arago. Pourquoi cet engagement, puisqu'il y a là Mmes Taigny et Doche ? Nous n'aimons pas les oiseaux de passage.

PALAIS-ROYAL. — Rien de nouveau encore. Les mêmes titres de pièces semblent avoir été stéréotypés sur l'affiche. Pour un public qui se renouvelle tous les soirs, comme celui de M. Dormeuil, cette uniformité de spectacle peut équivaloir longtemps à du neuf. Cependant il ne faut pas trop s'y fier, d'autant plus que le programme de chaque soirée est loin de se composer de chefs-d'œuvre.

VARIÉTÉS. — Lafont ne quitte point ce théâtre comme on le disait; MM. de la Comédie-Française voudraient un excellent comédien de plus, mais M. Roqueplan est homme à bien garder les conquêtes dont il fait trophée. *Carabins* et *Carabines* eût-il été un ouvrage médiocre, devait nécessairement réussir, Lafont y jouant le principal rôle. — Cachardi mériterait des éloges, s'il pouvait réchauffer un peu son jeu.

GYMNASE. — Bouffé et Tisserant nous sont rendus et avec eux *l'Oncle Baptiste* et les *Aides-de-Camp*; le caissier s'en félicite. Tisserant cède tous ses jeunes rôles à Alexis. C'est un sacrifice dont le cessionnaire lui tiendra compte. Alexis saura rendre léger le bagage dont on vient de le charger. Nous nous en rapportons à lui.

PORTE-SAINT-MARTIN. — Frédérick et Mlle Fitzjames sont parvenus à rendre la vie à *Paris le Bohémien*. Maintenant cette pièce se joue seule, et la foule se presse chaque soir pour applaudir le talent fait homme dans

la personne de Frédéric-Lemaître ; les intelligents directeurs sont à l'œuvre d'une magnifique page de M. Alexandre Dumas : revanche gagnée.

GAITÉ. — Le *Diabte des Pyrénées* et les *Mémoires de ma grand'mère* poursuivent leur carrière et varient agréablement le spectacle. Deshayé remplace Francisque aîné dans la *Dot de Suzette* : la doublure n'est pas mal ; mais nous préférons le chef d'emploi : les habitués pensent comme nous. Cependant Deshayé n'est pas sans avenir. MM. Maillan et Charles Lepage ont fait jouer une œuvre informe. Comment la direction a-t-elle accepté une chose qui ne pouvait offrir aucune chance de succès?... Paix aux morts. MM. Montigny et Mayer chanteront un *Hosanna* après un *De profundis*

FOLIES. — La gentille Judith joue avec un calme rêveur le rôle de Pauline dans *Amour et Amourettes* ; cette ange de pureté répand autour d'elle comme une légère vapeur qui voile l'allure un peu dévergondée des autres personnages. Grâce à l'adroite combinaison des scènes, le caractère de cette chaste fille, la sincérité de son amour, la franchise de son désintéressement et la noblesse de son langage sont en relief, et l'œil le plus pudique n'a pas besoin de se baisser, car Pauline fait pardonner tout ce qui se passe autour d'elle.

DÉLASSEMENTS-COMIQUES. — A l'étude un grand ouvrage, les *Quatre Quartiers de la Lune*. Ce titre promet et tiendra. Hier a eu lieu une représentation fort extraordinaire. Un *benefice*, deux pièces nouvelles et deux jolies débutantes étaient offerts à la plus belle assemblée. Nous rendrons compte des pièces et nous parlerons des deux actrices. Quatre succès bien légitimes en une seule soirée. Ah ! messieurs, ne vendez pas votre secret. Mlle Freneix fait chaque jour des progrès sensibles. Parions que M. Dormeuil la convoite pour l'an prochain.

SAINT-ANTOINE. — Les hommes de mérite qui se sont chargés de cette entreprise la feront certainement réussir : déjà des sujets distingués ont signé leur engagement.

LUXEMBOURG. — Une indisposition arrête les brillantes représentations de *Bug ou la Liberté des Noirs*. Ce théâtre mérite toute la faveur dont il jouit : il va vite et bien.

GYMNASÉ-CHOISEUL. — *L'Ange Gardien*, drame en six actes, mêlé de chants, de danses, évolutions burlesques, et offrant des décors du meilleur goût, avait attiré jeudi une affluence extraordinaire. Le succès a pleinement justifié son attente. La pièce a été applaudie avec enthousiasme, surtout l'Ange Gardien, c'est-à-dire la charmante enfant qui lui sert d'interprète. Expliquer comment une jeune orpheline espagnole adoptée par une riche famille française, sous l'empire, quand reprennent les hostilités, contribue à préserver ses bienfaiteurs de la rage des habitants, à favoriser leur fuite,

ce serait écarter le voile du mystère qui couvre cet ouvrage plein d'intérêt, et diminuer d'autant le plaisir de la représentation. Nous ne commettons point une pareille faute.

L'auteur, nommé au milieu des bravos, est M. Ménissier.

CHANTEREINE. — Vendredi, *Hermione*, sous les traits, sous la voix de Mlle Lavergne. Tant pis pour la direction qui ne prendra pas à son profit cette jeune et belle débutante qui saura bien se faire un nom dans un grand théâtre.

L. V.

## CAQUETAGES.

Nous savions bien que M. Francis Girault, penseur-écrivain de distinction, cesserait bientôt sa collaboration à la *chronique*. Les gens de cœur ne s'accommodent pas aisément de certaines servilités, et nous publions la lettre suivante qui n'a pas besoin de commentaire. Il est des attaques tellement plates qu'on ne peut pas même les écraser sous le talon.

*A M. le Rédacteur en chef de LA TRIBUNE DRAMATIQUE.*

Monsieur,

On voudrait vous faire passer quelque part pour un homme puisant vos sympathies et vos antipathies ailleurs qu'en vous-même. Ceci est une injure qui sera repoussée par tous ceux qui vous connaissent. Je dois répondre à ceux qui vous calomnient ainsi que je vous laisse la priorité de vos attaques contre la *Chronique*, tout en partageant le motif qui les a dictées. Quant à ce qui me regarde dans cette affaire, je suis de ceux qui ont trop de dignité littéraire et de foi dans l'art, à une époque où la dignité de l'art est ravalée par le métier et l'exploitation des acheteurs de conscience, pour ne pas donner ma démission au directeur de cette revue.

Je suis fort loin de vivre de mes rentes, c'est vrai, mais au moins je veux toujours rester du côté de l'esprit et du cœur.

Agréé, etc.,

FRANCIS GIRAULT,

*Ex-rédacteur de la Chronique.*

— Le second concert de Prudent avait rempli jeudi dernier les salons d'Érard. Que vous dirai-je de ce talent qui grandit si rapidement; Prudent pleure sur le piano, il chante, il est dramatique, il étourdit, il donne le vertige. On dirait que vingt doigts courent sur le clavier. Dans un duo avec Thalberg, l'auditoire enthousiasmé a fait entendre les plus énergiques ap-



## DE LA PHRÉNOLOGIE

ET DE L'OUVRAGE CRITIQUE DU DOCTEUR CERISE <sup>1</sup>.



La phrénologie a tellement occupé les esprits à cause de l'étrangeté de ses principes, que ce mot n'est plus depuis longtemps un mot nouveau pour personne. Cependant il a été compris dans des acceptions si diverses, qu'il ne sera pas inutile d'en faire la définition. D'après l'étymologie et le véritable sens du mot, phrénologie veut donc dire : science de l'*entendement humain*.

Certes il y a bien quelque ambition dans une dénomination aussi orgueilleuse. La phrénologie mérite-t-elle de poser sur son front un pareil diadème ? La phrénologie doit-elle subir le même sort que tant d'autres sciences ses émules ? ne doit-elle vivre qu'un jour ? La phrénologie, par la nouveauté de son nom, peut-elle faire croire à la nouveauté de la science qu'elle enseigne ? Voilà des questions sur lesquelles nous allons essayer de répandre quelques lumières.

Et d'abord la phrénologie est une science qui n'est pas d'une date toute nouvelle suivant les croyances des adeptes qu'elle conserve encore, car, bien longtemps avant Gall, on avait trouvé, professé ces dogmes philosophiques ; la préexistence des doctrines d'Aristote, et de l'inéité des idées le démontre suffisamment. Bien

<sup>1</sup> Exposé et examen critique du système phrénologique, par le docteur P. Cerise. Chez Trinquant, libraire.

longtemps avant Gall, on avait aussi soutenu que le crâne mou-  
lait ses formes sur les formes du cerveau. Cette observation  
remonte à Galien. Et la pensée qu'elle contient était, il y a quel-  
ques siècles, tellement populaire, que nous avons de vieux tableaux  
représentant des médecins, les doigts d'une main sur un crâne,  
et tenant de l'autre un compas à mesurer les diamètres de  
cette périphérie. Mais que la phrénologie soit de date ancienne  
ou moderne, ce n'est pas pour le moment ce qu'il importe de  
savoir, il vaut mieux nous occuper de la valeur scientifique des  
travaux originaux ou rajeunis, que Gall a légués à son école.

Les premiers travaux du physiologiste allemand consistent  
dans l'anatomie du cerveau. Or, voici les démonstrations qui  
surgissent de ces travaux : c'est que des fibres nerveuses partent  
des corps triés (partie centrale et profonde du cerveau), pour  
se développer, s'irradier, jusqu'à ce qu'elles constituent, par leur  
convergence, la forme extérieure de l'organe encéphalique. Ainsi  
les circonvolutions cérébrales, ces inégalités qui se montrent  
sur la surface du cerveau, seraient formées par l'épanouissement  
des fibres nerveuses originaires. Nous ne discuterons pas ce ré-  
sultat que nous croyons suffisamment constaté; mais c'est là  
que nous nous arrêterons. Gall et son collaborateur Spurzheim  
tirèrent de ces données anatomiques des conséquences qui ne  
pouvaient trouver évidemment leur justification dans les faits;  
ainsi ils établirent, comme déduction immédiate de leurs obser-  
vations, que le cerveau, cet organe de l'intelligence, agit en  
raison de sa masse et de son développement; que les renflements  
superficiels de l'encéphale constituent des organes à part; que  
ces organes multiples doivent être les représentants des apti-  
tudes de l'être; enfin, que toutes ces facultés doivent trouver  
leur origine spéciale, distincte, dans l'espèce de république  
fédérative, dont l'existence ne pouvait pas être mise en doute.  
Quoiqu'un assez grand nombre de convictions se fût groupé tout  
autour de cette prétendue conquête philosophique, il n'existait  
pas pour cela la moindre liaison logique entre les conséquences  
tirées par ce système, et les détails anatomiques étudiés et dé-  
montrés dans le cerveau. En effet, l'anatomie et la physiologie,

prouvent qu'on ferait un calcul erronné, si l'on mesurait l'énergie fonctionnelle d'un organe, sur le développement, la masse de son parenchyme. Cela suffit pour détruire l'assertion de Gall, sur les rapports de masse et d'énergie du cerveau. La fibre nerveuse qui, se dirigeant du centre à la circonférence, va produire les circonvolutions de la surface encéphalique, peut aussi bien constituer un organe dans les points différents de son origine, qu'à sa terminaison; mais en supposant que ces objections ne soient pas suffisantes, en supposant que Gall ait parfaitement démontré ce qui est encore en litige, ou même ce qui est évidemment faux, ses premières démonstrations devaient se confirmer par d'autres démonstrations complémentaires. Ainsi, il fallait prouver que les fascicules nerveux sont assez isolés les uns des autres, depuis l'endroit de leur origine jusqu'à leur terminaison, pour que le caractère spécial de l'un ne se confondît pas avec le caractère spécial de l'autre; enfin; il eût fallu, pour bien établir le rôle particulier de chacune des éminences cérébrales, et faire logiquement découler ce rôle de l'origine des faisceaux nerveux, il eût fallu démontrer cet isolement, qui est une des questions les plus importantes, sous le point de vue anatomique. Mais une découverte ultérieure de Gall lui-même rendit impossible, ce qu'on eût d'ailleurs exigé vainement. En continuant ses expériences sur la masse encéphalique, Gall trouva qu'en la dénudant des membranes qui couvrent sa surface, on pouvait la déplier, l'étendre, comme on étendrait une toile de médiocre épaisseur. Nous demanderons maintenant si la possibilité d'une telle expérience n'exige pas une continuité dans les parties constituantes du cerveau; nous demanderons si cette expérience est possible, sans admettre la feutrage, l'entrelacement de toutes ces fibres que la phrénologie aurait dû nous montrer séparées? Gall s'est donc réfuté lui-même, en arguant par des faits matériels contre les rêveries philosophiques de sa théorie. Mais nous avons encore des objections à présenter. M. Lallemand dans son ouvrage sur la pathologie morbide du cerveau<sup>1</sup>, rapporte des faits qui prouvent que toute une circonvol-

<sup>1</sup> Lettres sur l'encéphale et ses dépendances.

lution, que tout un organe enfin, suivant les idées phrénologiques, peut tomber et se fondre entièrement en suppuration, sans détruire, sans affaiblir, un certain nombre de facultés, ou même une seule. Malheureusement Gall n'a pu connaître ces observations, ce qui ne l'empêchait pas toutefois de savoir, que les abcès du cerveau ne sont pas chose rare, que la trépanation fait évacuer souvent de grandes quantités de pus, et que, si son système de classification et de localisation des facultés, n'était pas une erreur, la faculté s'écoulerait évidemment avec le détrit purulent de l'organe. Donc, des conclusions contre la divisibilité des organes, et surtout contre leur classification, des conclusions semblables peuvent être courageusement tirées. Et cependant nous ne sommes pas sortis du matérialisme anatomique; qu'en serait-il, si nous demandions aide et secours à la philosophie! Mais nous allons entrer dans son domaine: Gall lui-même en sentit la nécessité.

Après avoir divisé le cerveau en lobules superficiels, qui tous étaient ou devaient être le siège d'une faculté, et après avoir établi, comme une vérité suffisamment démontrée, la logique de cette ingénieuse division, l'anatomiste allemand songea à placer sur ces trônes vacants, les puissances qui devaient enfin les occuper. Pour arriver à ce résultat, plusieurs voies étaient ouvertes; nous ne devons parler que de celles que pouvait accepter un matérialisme exclusif: ainsi Gall pouvait choisir les moyens que le sensualisme emploie pour nommer et classer les facultés; mais, ne considérant la matière qu'en elle-même, et non sous le rapport des influences que peut lui imprimer le dehors, le philosophe allemand ne devait pas suivre cette voie. Donc, pour être conséquent à son principe, Gall, au lieu de suivre pour règle de classification, l'action hiérarchique des causes extérieures sur l'organisme, devait s'abstraire et étudier le nombre, et les différences des phénomènes qui forment la longue liste des manifestations de l'individu. Ainsi ce fut du point de vue de la doctrine écossaise, que se fit la recherche des facultés dont les trônes étaient préparés dans le cerveau. La philosophie de Hutcheson, de Reid, de Dugald-Stewart, la

doctrine du sens commun, en un mot, devint la lumière où s'éclaira l'intelligence de Gall, pour trouver les facultés humaines. Donc, à mesure qu'une manifestation de l'esprit ou de la matière, qu'une manifestation morale ou instinctive, était trouvée et réduite à ses termes les plus simples, vite le maître cherchait le renflement anatomique qui, dans la théorie, devait produire ce résultat. Or la théorie ne manquait jamais de faire sur la périphérie cérébrale, la découverte exigée pour sa justification. Et quelques instants de recherche, quelques comparaisons avec les cerveaux des animaux inférieurs, quelques inductions de la conformation cérébrale de tel animal, à ses habitudes, à ses penchants naturels, et le fruit de ces comparaisons, de ces méditations, de ces calculs, appliqués à l'homme; ces travaux insuffisants intronisaient, sur la circonvolution cérébrale, la faculté que, pour le bien de la doctrine, il fallait absolument placer quelque part.

C'est ainsi que fut dressée la liste des facultés humaines. Par le progrès de la science phrénologique, cette liste sembla devoir s'arrêter d'abord au nombre trente-six; mais bientôt elle y joignit de nouveaux chiffres. Une coordination hiérarchique, ou plutôt différentielle entre les animaux et l'homme, établit les graduations de la nomenclature adoptée. Ainsi des instincts les plus grossiers, la doctrine passe aux sentiments, aux talents; et toutes ces manifestations spéciales, au lieu d'être rangées en catégories, sont groupées sous une seule dénomination, celle de faculté. Or cette dénomination caractérise assez la philosophie de la doctrine. En effet le mot faculté devant désigner les aptitudes, les penchants communs aux animaux et à l'homme, et ceux qui sont particuliers à celui-ci, il est évident, qu'au lieu d'être posé; comme le but de la création, l'homme n'est autre chose, au jugement du système, qu'un animal d'un ordre supérieur. A cette déduction se rattachent de nombreuses conséquences. Puisque l'être humain est seulement plus complet que l'être dont il est la continuation, et qu'il n'est plus complet que par le volume de son cerveau et son organisation spéciale, c'est-à-dire par la supériorité de son instrument, il devra dans toutes ses manifestations en suivre la loi fatale. La préexistence de l'organe sur la

faculté étant donc, comme l'indique le point de départ de la doctrine, la condition de l'exercice de cette faculté, la volonté, le libre arbitre sont logiquement anéantis; toutefois, comme il est impossible de méconnaître l'existence de quelque chose qui ressemble au libre arbitre et à la volonté, voici de quelle manière la doctrine formule la définition de ces deux grandes facultés de l'homme : la volonté, dit la doctrine, c'est l'impulsion vers un objet déterminé; le libre arbitre, c'est l'impulsion flottant entre deux forces opposées, et d'une puissance à peu près égale. Conséquemment le libre arbitre et la volonté ne constituent pas la liberté d'agir; au contraire. Sans doute ces déductions sont tirées avec une grande fidélité; mais elles mentent évidemment à la nature, et à la fonction de l'homme. Les preuves ne manquent pas contre de si étranges, nous dirons même, de si coupables opinions.

Sans doute les adversaires de la phrénologie, et personne, parmi les médecins, parmi les philosophes, n'établiront pas en principe que Gall et ses continuateurs ont eu toujours, et complètement tort dans les idées qu'ils ont émises et soutenues. Mais un fait vrai conduit souvent, par sa généralisation, à des conséquences absurdes; et c'est précisément à la généralisation d'un fait qui ne pouvait pas être généralisé, qu'on peut rattacher les erreurs dont fourmille la phrénologie. Ainsi il est évident que l'animal vit par les lois de son organisation, qu'il leur obéit en aveugle, que, poussé par la volonté toute-puissante de la fibre, il agit comme agissaient ceux qui lui ont transmis de telles conditions d'existence, et comme agiront ceux qui les recevront de lui. Il est vrai encore que l'homme possède comme l'animal une nature matérielle, qu'il est sous la loi fatale de l'innéité des penchants, et même que la supériorité de son intelligence est en rapport immédiat avec la supériorité de son organisation. Mais si l'homme et l'animal vivent d'une vie commune, dans cet ordre d'aptitudes, est-ce une raison pour attacher aux conditions organiques de l'instrument, une catégorie de facultés qui ne se trouvent ni en puissance, ni en germe, ni par analogie, dans l'animal le plus parfait? La contemplation des phénomènes de la vie hu-

maine prouvera suffisamment que l'assertion des phrénologistes est un non-sens. Ainsi il est de toute certitude, et nous n'avons nul besoin de l'établir pour la discussion, qu'il y a lutte dans l'homme, avant la consommation d'un acte quelconque de sa volonté; que cette lutte désigne l'existence de deux principes, car un principe isolé ne peut se faire évidemment l'antagoniste de lui-même. Or, si un principe se met en opposition contre la loi fatale des penchants, pour la modifier, la diriger, la maîtriser, la dompter, il est impossible que ce principe soit matériel; car s'il l'était, il agirait suivant l'impulsion de sa propre nature: il augmenterait de toute son énergie, l'énergie brutale des penchants. Conséquemment la nature du principe antagoniste doit être spirituelle; et c'est par son influence continue sur cette matière qui est toujours identique à elle-même, sur cette matière qui ne peut jamais ordonner que les mêmes manifestations, c'est par son influence continue, disons-nous, que ce principe supérieur la fait servir à atteindre un but dont le caractère spécial constitue la plus haute fonction de l'homme. Pour détruire cette proposition, il faudrait établir maintenant que l'animal a aussi ce but en partage, ce but qui exige que chaque individu ne se ressemble pas à lui-même dans les termes différents de la vie générale, ce but enfin qui veut, pour être atteint, que l'homme ne se répète pas dans son œuvre, mais qu'il la continue. Or, l'animal est renfermé dans le fatalisme de ses penchants, puisqu'il n'y a jamais lutte, combat en lui; et il n'y a jamais combat et lutte dans son intelligence, parce qu'il est toujours identique à lui-même, et qu'il ne profite des leçons de son expérience que dans l'étroitesse du cercle borné dans lequel il est condamné à se mouvoir. Donc l'homme ne doit pas être compris, quant à ses facultés, comme on comprendrait les facultés de l'animal. Donc, si les facultés de l'animal sont les effets d'une force matérielle, les facultés de l'homme sont la résultante de l'influence primaire de l'esprit, et secondaire de l'organisation; et, par conséquent, l'organisme humain est un tout que l'esprit domine, et qui est modifié, transformé par cet esprit, pour le faire servir à l'accomplissement de sa libre volonté.

Mais nous avons encore quelques preuves à demander à la phi-

losophie afin de compléter la série de celles que nous avons émises, pour renverser cette double assertion : la dépendance organique des facultés, et la pluralité des organes.

L'homme étant toujours le même physiquement, pourquoi ses facultés s'agrandissent-elles d'une époque à une autre ; pourquoi l'homme intellectuel est-il, dans un âge déterminé de la civilisation, si différent de son semblable, pris dans un âge éloigné de celui-là ? Que la doctrine réponde : dira-t-elle que c'est parce que l'organe développe sa virtualité à proportion des progrès de l'espèce ; mais alors une action spirituelle agirait sur l'organe, et le maîtriserait. Voici donc quelle serait la conséquence de l'admission de l'omnipotence organique. Deux hommes matériellement semblables dans la conformation et le mode d'énergie de leur cerveau, posséderaient les mêmes facultés, quoique séparés par des siècles. Passons à la question de la pluralité. Le phénomène du *moi*, cette identification constante de l'individu avec toutes ses manifestations, prouve-t-il, oui ou non, dans le cerveau une action d'ensemble ? Nécessairement ; car le *moi* est indivisible, le *moi* exigerait donc, phrénologiquement parlant, un organe à part. Or, si tous les autres organes doivent converger vers celui-ci, parce qu'ils ne peuvent consommer que par lui tous les termes de leur action spéciale, combien est puissante l'influence de l'organe du *moi* ; et dès lors quelle dimension considérable doit avoir cet organe. Il n'y a maintenant qu'à déduire, pour souffler sur le prestige de l'opinion de Gall. L'organe du *moi* absorberait la république fédérative de la pluralité. Et c'est en admettant les croyances phrénologiques qu'on parvient à des résultats semblables !!

Cependant les obstacles si puissants, si décourageants, que peut apercevoir aussi facilement que nous, l'intelligence la plus prévenue, n'ont pas empêché la doctrine de Gall de progresser vers la plus populaire de ses conséquences ; nous voulons dire la cranioscopie. Il fut posé de par l'existence positive, incontestable de l'origine des facultés humaines aux alentours de la périphérie du cerveau ; de par la saillie parfaitement déterminée des organes, et la parfaite reproduction de leurs formes superficielles sur l'en-



veloppe osseuse destinée à les protéger, il fut posé, disons-nous, que la cranioscopie était, de toutes les choses, la chose la plus certaine; et qu'en faisant l'application de ses principes, on était sûr de connaître bien facilement, et bien vite, les vices et les vertus du genre humain. Cette annonce était trop pompeuse pour ne pas grouper autour d'elle la foule des curieux. Aussi quel engouement l'étrangeté du fait et de la conclusion produisit-elle dans la capitale, comme en province! Comme chacun désirait pouvoir trouver un jour l'occasion de se soumettre à l'expérimentation merveilleuse, et de joindre son admiration, bien fondée depuis cet heureux instant, aux admirations qui s'ébahissaient devant la gymnastique adroite des cranioscopes! Aussi se fit-il à cette époque une consommation fabuleuse d'horoscopes, de portraits moraux, etc.; mais l'accès fébrile se calma bientôt et finit même par tomber, sans doute parce que les Janus à double face, qui s'étaient chargés de l'entretenir, ne remplissaient pas très-bien les conditions de leur programme. C'est à nous maintenant à montrer aux prêtres et aux disciples d'une erreur, qui se détruit d'elle-même, les causes de leurs fausses prophéties, de leurs contradictions journalières, de leurs ridicules quiproquos. Or, voici ce que nous dirons à ceux qui continuent crédulement à professer la cranioscopie, ou à croire à cette mystification sans pareille :

« Quand vous croirez reconnaître, d'après l'inspection des bosses frontales, les facultés belles ou vicieuses d'un homme, votre croyance ne sera qu'une illusion. Pour que cela ne soit pas, vous auriez beaucoup trop à faire. Il vous faudrait renverser tout ce que nous avons dit et démontré sur la nature spéciale de l'homme; il faudrait que les départements circonscrits, dont vous avez dressé la topographie sphérique, justifiassent leur circonscription; et il faudrait, pour établir cette prémisse nécessaire, que vous pussiez ne plus croire au déplissement du cerveau; que vous eussiez prouvé que les faisceaux nerveux ne se combinent pas les uns les autres, et que toutes les démonstrations issues de la pratique médicale ne peuvent et ne doivent avoir contre vous aucune valeur. Mais en supposant, comme vous le faites, que ces arguments soient inadmissibles; que les vôtres aient seuls l'énergie puissante de la logique et de la vérité, que répondrez-vous à ce que nous

allons vous dire. Il est vrai, parfaitement vrai, que les circonvolutions cérébrales, que même les vaisseaux superficiels impriment leurs traces sur la concavité de la sphère osseuse qui les enveloppe ; mais cette empreinte, parfaitement fidèle à l'intérieur, si vous le voulez, se reproduit-elle aussi fidèlement à l'extérieur ? n'y a-t-il pas des inégalités d'épaisseur ; n'existe-t-il pas des sinus <sup>1</sup> dans les tables osseuses qui constituent le crâne ? Une maladie de la table moyenne de l'os, ou un vice de nutrition ne peuvent-ils pas avoir allongé ou raccourci le diamètre qui sépare de l'externe la table interne du même os ? En supposant toutefois que ces difficultés soient surmontés par la perspicacité profonde du cranoscope, n'y a-t-il pas encore d'autres arguments contre la vanité de la cranoscopie ? Ainsi une circonvolution qui constitue l'organe d'une faculté, peut exister en étendue, au lieu de se manifester en saillie ; cette circonvolution qui ne se produit pas à l'extérieur, quoiqu'elle soit organiquement très-puissante, peut déterminer par une compression périphérique la saillie d'organes dont l'énergie fonctionnelle ne mérite que les honneurs d'un minimum ; un organe cérébral peut avoir en force ce qu'il n'a pas en dimension, comme en dimension ce qu'il n'a pas en force ; les différences de consistance et de composition de la pulpe cérébrale doivent influencer sur les différences d'énergie et de volume des organes supposés, qui forment la république fonctionnelle du cerveau. Si nous ne nous trompons, voilà des faits, et des faits qui sont incontestables, et dont il faudrait pourtant démontrer la fausseté. Et maintenant nous vous le répétons, à vous cranoscopes, qu'allez-vous leur opposer à ces faits, ou plutôt à ces arguments, qui pourraient s'appuyer sur bien d'autres ; enfin que nous répondrez-vous ?

Pour faire l'histoire de la défense de la phrénologie, et de son complément, la cranoscopie, il faudrait raconter toutes les guerres intestines qui ont déchiré le cœur de cette pauvre science. Gall associé d'abord fraternellement à Spurzheim se sépara brutalement de lui, parce qu'ils ne s'entendaient ni l'un ni l'autre, pour faire voyager les facultés d'un pôle à l'autre du cerveau. Cette scission présente quelque analogie avec la scission des deux pères communs du saint-simonisme. La querelle des pères communs de la phrénologie se continua toujours, à cause des ten-

<sup>1</sup> Les *sinus* sont des cavités comprises dans l'épaisseur des os. Les sinus frontaux portent un diamètre de deux lignes.

dances tout opposées de Spurzheim et de Gall. Celui-ci voulait le fatalisme matérialiste, pour être conséquent avec son système; l'autre rejetait ce fatalisme, tout en voulant rester fidèle à la phrénologie. Toutefois, quand Gall fut mort, Spurzheim se mit à coordonner l'œuvre de celui qui commença par être son ami, et qui finit par être son ennemi. Et la classification des facultés, depuis les instincts jusqu'aux aptitudes les plus hautes, se présenta plus simple, plus complète qu'auparavant. Nous devons dire la vérité, car la science ne peut marcher qu'à la condition de mettre en évidence le bon et le vrai, partout où il se trouve; Gall, ainsi que Spurzheim, ont un mérite que personne ne songera ou ne devrait songer à leur disputer. En partant du point de vue matérialiste, l'innéité des facultés, et l'étude de soi, pour découvrir le nombre et le caractère des facultés de l'homme, le premier a parfaitement exposé la physiologie des impulsions organiques, et ses travaux perfectionnés, agrandis par le second, ont rempli des vides, et fait disparaître des erreurs qui existaient dans le système classificateur de l'école écossaise. Nous ne dirons pas cependant avec M. Bouillaud<sup>1</sup>, que la philosophie de Gall, est la plus belle œuvre qui soit jamais sortie de l'esprit humain, Dieu nous garde d'une telle exclamation! Les dissidences, les incertitudes de l'école phrénologique, prouvent suffisamment que les travaux de son fondateur, ne méritent pas un si grand éloge. Ces incertitudes, ces dissidences, en effet, ne s'arrêtèrent pas au schisme qui sépara Spurzheim de son collaborateur ou de son maître. Nous allons nous en convaincre, pour peu que nous veuillons effleurer les péripéties historiques de la phrénologie. Ainsi G. Combes, sous le prétexte d'agrandir et de compléter la classification de Gall, demanda à la matière de nouveaux instincts, lui attribua des déterminations nouvelles, enfin, s'éloigna des idées mi-parties de spiritualisme et de matérialisme de Spurzheim, pour se rapprocher de Gall, sans toutefois adopter complètement les théories de ce dernier. Pendant ces travaux, qui n'ajoutaient pas cependant des démonstrations nouvelles aux dé-

<sup>1</sup> Séance académique; discussion sur la phrénologie. Mai 1836.

monstrations déjà faites , la doctrine se nourrissait , se continuait à l'ombre d'une société qui ne s'est soutenue jusqu'ici que grâce à l'appui d'un grand nom. Ce grand nom n'est pas celui du saint, sous l'invocation duquel le temple a été fondé; ce nom c'est celui d'une haute célébrité médicale , de M. Broussais. Mais la société phrénologique , dont le but consiste sans doute , dans la vulgarisation et l'avancement de l'œuvre de Gall , au lieu de se manifester en une croyance unitaire , qui prouverait la déduction logique des dogmes de la science , cette société voit régner dans son sein les schismes qui ont agité les premiers jours de la phrénologie. Parmi les schismatiques , nous citerons d'abord un de ses membres les plus fervents. Le docteur Richard écrivit naguère pour harmoniser le spiritualisme avec les données matérialistes de la science de Gall. Il n'adopte pas cependant les croyances de Spurzheim , ces croyances qui donnent à l'âme une puissance sur les organes cérébraux , quand ces organes eux-mêmes , rendent l'influence de l'âme inutile , quoique , selon la doctrine , ils soient l'origine première des facultés et de leurs déterminations. M. Richard est remonté plus haut ; il est allé chercher sans doute l'idée première de son opinion dans la philosophie de l'inventeur de l'archée , dans Van-Helmont. Or , celui-ci attribue un archée , une âme spéciale , à chaque force , à chaque détermination spéciale ; et M. Richard donne , pour origine d'action de chaque organe , la faculté qui , suivant les lois phrénologiques , en est au contraire le résultat. Ainsi , M. Richard pour éviter le cercle vicieux où s'était enfermé Spurzheim , est tombé dans une erreur non moins grande. Il a imité , remanié , reproduit le système Van-Helmont. Il s'est fait panthéiste!... Après M. Richard , voyons M. Lelut.

Dans son récent ouvrage <sup>1</sup> sur la phrénologie , M. Lelut a tourné les obstacles les plus puissants. Il a dégagé la question de toutes les entraves qui l'entouraient , pour établir , par l'histoire des philosophes du passé , et en faisant un parallèle entre la doctrine de l'école écossaise et la doctrine phrénologique , le mérite

<sup>1</sup> Qu'est-ce que la phrénologie ?

des travaux de Gall , et de son successeur. Mais que ces classifications de Gall et de Spurzheim soient complètes ou non , qu'elles aient une valeur supérieure ou inférieure à celles des classifications modernes , qu'on doive combiner les premières aux dernières pour en faire jaillir une coordination prétendue définitive , cette solution secondaire n'est que bien peu de chose auprès de l'importance d'une solution générale, et de l'intérêt le plus élevé. Ainsi M. Lelut n'a considéré la question que sous le point de vue de la phrénologie elle-même. Il ne s'est pas élevé plus haut ; et c'est sans doute à cause de la compensation qu'il se devait pour cette grande erreur, qu'il a condamné la cranioscopie ainsi que la cérébroscopie en se refusant d'adopter la répartition organique que la doctrine fait de l'encéphale. Mais la doctrine tient beaucoup trop à la topographie matérielle des facultés humaines et à l'idée qu'elles se traduisent fidèlement au dehors, par les modifications de forme de la voûte crânienne, pour pardonner à M. Lelut, l'hérésie qu'il eu le courage de préférer. Nous ne savons pas cependant si c'est pour garantir la doctrine de l'influence délétère de ce foyer d'erreur , que M. Broussais , dont la parole est toujours au service du matérialisme, et qui, dans ses discours au sein de la société phrénologique, ne manque jamais l'occasion de foudroyer les erreurs d'une doctrine opposée, nous ne savons pas, disons-nous , si c'est pour cette raison que M. Broussais a cru nécessaire de développer, dans un cours public<sup>1</sup>, les dogmes du système de Gall. Quoi qu'il en soit, cependant, de l'*impulsion organique*, qui a poussé M. Broussais à consommer cet acte de dévouement ; qu'en est-il résulté pour l'avenir du système , pour la détermination de ses règles , pour la fixation de ses résultats ? La phrénologie a manifesté par la bouche de son plus zélé défenseur, l'inanité de sa philosophie , le vague et le mensonge de ses applications. M. Broussais, dont la logique n'était plus d'accord avec la foi, eut dû sans doute pour l'honneur de la doctrine, désirer que ces tristes conséquences fussent restées dans la secrète intimité du cercle de ses admirateurs. Mais l'auteur du livre sur l'*irrita-*

<sup>1</sup> Mai 1836. Ce cours est imprimé.

tion, n'abandonne pas facilement les convictions qu'il a acquises. Ainsi M. Broussais n'a pas craint d'aller porter et soutenir ses convictions au sein de l'académie de médecine; et l'académie a écouté, réfuté et condamné M. Broussais. Un de ses membres, M. Gueneau de Mussy, porta surtout le coup le plus terrible au soutien découragé de la doctrine de Gall, en faisant ressortir la valeur morale d'un système si peu philosophique et si mal défendu. De telles paroles sont trop concluantes pour ne pas être reproduites.

« J'ai entendu une proposition dont je reste encore étonné, dit M. Guéneau de Mussy. On a avancé que Fieschi avait été tout ce que son organisation avait voulu qu'il fût. Je présume qu'on a voulu dire que Fieschi avait été tout ce que lui-même avait voulu être, sous l'influence de son organisation; et ce qui me le persuade, c'est que Fieschi a été nommé un grand criminel. Or si Fieschi n'a été que l'instrument aveugle d'une organisation malheureuse, il n'a point été criminel. Je n'appelle pas criminelle la pierre qui tombe et qui me blesse en tombant. Ce sont ceux qui l'ont jugé, condamné, qui ont commis un acte de cruauté coupable, à moins qu'eux aussi n'aient été sous la domination d'une organisation homicide..... On n'a certainement pas voulu établir une doctrine qui tue toute liberté, toute moralité, toute espérance, pour ne laisser que la fatalité de la pierre qui tombe !!<sup>1</sup>

Après une réplique si énergique et si sage à la fois, les phrénologues devaient se taire. Mais la réponse de M. Guéneau de Mussy ne pouvait fermer à jamais la discussion. Il restait encore beaucoup à dire; il restait à vérifier chacune des erreurs de la phrénologie, à suivre ses dogmes dans leur origine, dans leur application, à mettre à leur place d'autres dogmes, à ouvrir les yeux des égarés, à des croyances plus belles, plus vraies que celles qui résultent de la foi phrénologique. Il restait à établir toutes ces choses dans des limites plus larges que celles d'un court feuilleton, pour lutter énergiquement contre le matérialisme de Gall, et de ses continuateurs. Le docteur Cerise a essayé de remplir cette mission difficile, en publiant un examen critique

<sup>1</sup> Séance académique du 17 mai 1836.

de la phrénologie. Il s'agit maintenant de savoir si le but a été atteint.

Après avoir donné les principes généraux et les méthodes d'application de la doctrine, M. Cerise discute et la valeur des principes, et l'infidélité des méthodes. Cette discussion n'est jamais embarrassée; se nourrissant de l'histoire du passé, des enseignements des philosophies anciennes, elle est large, riche, concluante, et annonce les études longues et consciencieuses de l'auteur. Un autre avantage se combine à celui-là, et quoiqu'il accuse plutôt le mérite spirituel du docteur Cerise, qu'un mérite d'un ordre plus élevé, ce n'en est pas moins à nos yeux un grand avantage. A mesure que la discussion descend des principes, à leur vérification, elle prend de la couleur, elle s'anime par la saillie; enfin elle jette sur l'aridité d'un fond tout formé de termes techniques, et bizarrement inventés, quelques mots ironiques, quelques rapprochements heureux, plus d'un parallèle piquant qui donnent de l'intérêt au livre sans affaiblir la valeur de son argumentation. Nous devons cette justice au docteur Cerise: mais en faveur de l'éloge, qu'il nous soit permis de formuler toute notre opinion.

*L'examen critique* de la phrénologie n'a pas seulement pour but de détruire les illusions de cette doctrine; il veut encore opérer la réhabilitation du spiritualisme, en faisant apprécier sa valeur. Le docteur Cerise a-t-il bien compris et logiquement accompli, la deuxième partie de cette tâche? Nous croyons qu'il s'est parfaitement rendu compte des moyens qu'il devait employer, de la voie qu'il devait suivre; mais emporté par ses convictions, par l'ardeur de ses croyances, il n'a pas songé qu'il devait s'occuper d'applanir pour les autres, les difficultés d'une route que de longs travaux avaient nivelée pour lui. Les pages théoriques de son livre prouvent assez d'elles-mêmes la vérité de ce que nous avançons. Ainsi, après avoir terminé la discussion sur un point quelconque de la doctrine phrénologique, l'auteur de l'examen envahit le domaine de la théorie par des transitions assez brusques, pour forcer le lecteur à s'arrêter, et à chercher un gué qui puisse faciliter son passage d'un bord à l'autre. Sans

doute cette épreuve est une gymnastique très-utile, et peut n'être pas trop fatigante pour ceux qui connaissent les pierres miliaires du chemin. Mais M. Cerise sait aussi bien que nous, que les voies spiritualistes ont été longtemps abandonnées; que si les bons esprits s'y portent maintenant, il y en a beaucoup parmi ceux-là, qui sont sollicités encore vers d'anciennes tendances; et que si on veut les entraîner avec soi, il faut faire luire la lumière sur la pente où on les a conduits. Peut-être M. Cerise a-t-il reconnu lui-même ces défauts de son livre; car il a accumulé, dans ses dernières pages, de précieuses notes et de curieuses citations. Mais ce travail très-utile, cette justification dont on ne devrait jamais se passer, se trouvent malheureusement en dehors de l'œuvre. Ils ne sauraient entrer dans le plan régulier, unitaire de la critique et de la théorie. Or voici, ce nous semble, la marche qu'eût dû suivre le docteur Cerise pour établir logiquement la doctrine spiritualiste sur les débris de la doctrine de Gall.

Il eût fallu qu'il cherchât l'origine de la phrénologie, qu'il en discutât tous les termes, qu'il en montrât la finalité criminelle; et qu'après avoir fait place nette de toutes ces erreurs, il eût fait servir les faits anatomiques trouvés par la doctrine, comme les phénomènes psychologiques de l'être humain, à la synthétisation de son point de vue philosophique. L'ordre le plus grand, la logique la plus sévère auraient certainement jailli de cette direction. Mais M. Cerise a cru peut-être que son livre perdrait de cet intérêt, de cette énergie vivante qui le caractérise, s'il n'eût pas toujours placé ses opinions philosophiques, en regard des erreurs qu'il avait pris à tâche de renverser. Il avait, nous n'en doutons pas, de bonnes raisons pour agir comme il l'a fait. Toutefois ces raisons ne sont jamais assez bonnes, surtout quand il s'agit d'un livre grave, pour légitimer les résultats qui peuvent être, et sont réellement la conséquence de la direction adoptée par l'auteur. Ainsi il est évident que si les pages qui montrent à nu les vices de la classification de Gall, en faisant connaître comment le père de la phrénologie définit l'attention, la passion, l'imagination, la volonté, l'affection; il est évident, disons-nous, que si ces pages, comme celles qui les précèdent, intéressent et frappent vivement



le lecteur, c'est en partie par les idées synthétiques que le docteur Cerise y a profusément répandues. Il est encore évident que c'est par la même raison, que la partie qui traite de la morale, de l'éducation, des œuvres d'art, de la pénalité, enfin des applications du système phrénologique aux manifestations humaines, et aux institutions sociales, il est évident que cette partie de l'examen tire, de la direction suivie, toute la richesse d'idées et d'opposition qui la caractérisent. Mais voici venir maintenant l'ombre sur le tableau : des opinions qui eussent dû paraître en première ligne, sont reléguées au second plan ; et l'argumentation, qui d'ailleurs est aussi solide que pressante, aurait pu se montrer un peu plus complète. Ainsi le sentiment du *moi* est une des preuves les plus concluantes, les plus directes, de l'absurde opinion de la pluralité des organes ; et pourtant M. Cerise n'a fait que passer sur les témoignages que lui fournissaient le sentiment et l'exercice continu du *moi*. A cette observation, nous en ajouterons une autre. Le docteur Cerise a cru nécessaire de faire précéder son examen, d'un appel aux étudiants. Nous le félicitons d'y avoir songé. Mais pour faire comprendre à la jeunesse des écoles que la philosophie chrétienne est la seule qui puisse féconder l'étude des sciences, pour lui faire comprendre qu'il faut à l'homme un *criterium* de vérité sans lequel l'appréciation des doctrines, des systèmes ne peut logiquement se faire ; enfin pour apprendre à cette jeunesse que ce *criterium* c'est la morale ; M. Cerise eût dû, ce nous semble, ne pas établir spontanément la nécessité rigoureuse de ce *criterium*. Le mot appel qui se trouve en tête du morceau présente, il est vrai, jusqu'à un certain point la justification de cette spontanéité. Il nous paraît cependant que les opinions qui règnent encore dans l'intelligence de ceux à qui s'adresse l'auteur du livre, eussent dû faire prendre à celui-ci, non pas une direction trop différente, mais quelques précautions réellement utiles, nous dirons même indispensables.

Il nous resterait maintenant à parler de la philosophie du livre. Mais cet examen appartient à un autre ordre d'idées, et se rattache à une doctrine, qui, par son importance mérite une appréciation spéciale et développée. Nous avons voulu seulement exposer les

bases de la phrénologie et leur peu de solidité. Une autre plume appréciera bientôt la valeur de ce qu'il ne nous a été permis que d'effleurer à peine. Mais en finissant nous ne croyons pas mieux faire, pour résumer notre opinion tout entière sur la phrénologie, que de reproduire la conclusion du livre critique et théorique à la fois de notre savant confrère.

« La phrénologie est un système qui ne mérite pas même un nom; qui admet en principe la passivité et la fatalité organiques de l'homme; qui proclame une méthode prétendue positive d'investigations psychologiques, reconnue inexacte et mensongère par les docteurs eux-mêmes; qui expose touchant l'innéité, la coordination, et le mode d'action des facultés, une théorie fausse et extravagante sur laquelle les maîtres sont loin de s'accorder, qui, dans ses conséquences, nie tout principe de morale, la liberté, l'éducation, la fraternité et le progrès; un système, enfin, qui part d'un principe mauvais pour conclure au mal. »

Docteur ED. CARRIÈRE.

2.<sup>a</sup> *pagina cum articulo cetero*  
*sube las comtas y poemas de la lista 12 y 13.*

27

chante, en s'accompagnant d'une vielle, les premiers vers d'une des branches de *Guillaume au court-nez*.<sup>1</sup>

C'est aux anciennes coutumes germaniques, avons-nous dit plus haut, que l'on doit reporter l'origine de la chanson de geste, c'est là un fait qu'il serait facile d'établir avec le témoignage d'auteurs de différentes époques : ainsi, pour ne pas quitter la France, il faut mettre au premier rang les paroles d'Eginhard, qui dit en parlant de Charlemagne : il fit écrire, et voulut perpétuer la mémoire de poèmes très-vieux et barbares, qui racontaient les actions des anciens rois.<sup>2</sup>

Ce fait nous est encore confirmé par *Thegan*, historien de Louis-le-Débonnaire, et par le poète Saxon ; c'étaient probablement des chants de ce genre qu'*Albéric*, moine des trois fontaines, qui écrivait dans le XIII<sup>e</sup> siècle, avait vus, et qu'il cite dans sa chronique sous le titre de *heroicæ cantilenæ*, (chants héroïques,) et d'après lesquels il fait mention des victoires remportées par Charles le Chauve en 866, sur Gérard de Vienne, duc des deux Bourgognes; nous rappellerons encore ici le témoignage d'*Orderic Vital*, mort vers 1142, et qui dans son histoire ecclésiastique, parle des chants populaires que l'on répétait sur Guillaume au court nez. Enfin nous citerons un passage de Pierre, chantre de la cathédrale de Paris, au commencement du XII<sup>e</sup> siècle. Au 27<sup>me</sup> chapitre de son *Verbum Abbreviatum*, il parle des prêtres, qui, disant une messe jusqu'à l'offrande, et voyant que personne ne venait rien apporter, recommençaient une autre messe, et ainsi jusqu'à trois et quatre fois; il dit à ce sujet :

« Ils ressemblent aux chanteurs de fables et de gestes qui, voyant la chanson de Landri mal reçue de leurs auditeurs, commencent aussitôt celle de Narcisse, et puis une autre, s'ils s'aperçoivent qu'ils n'ont pas réussi<sup>3</sup>. »

<sup>1</sup> Voyez cette scène dans l'édition du roman de la Violette, publié par M. Fr. Michel en 1834 : Roman de la Violette ou de Gérard de Nevers, en vers du treizième siècle, par Gibert de Montereuil, etc., etc. — Paris, Sylvestre, in-8°, pages 70 à 73. — Voyez le même fait : préface de Berte aus grans piés, etc., publiée par M. P. Paris. — Paris, Techener, 1 vol. in-12, pages xxvij et xxvij.

<sup>2</sup> Eginhardus, vita Karoli magni. *Perts*, Monumenta germanica. t. 2, p. 458.

<sup>3</sup> Hi similes sunt cantantibus fabulas et *Gesta*; qui videntes cantilenam de

On trouve encore, parmi le petit nombre de monuments écrits en langue franque que le temps a laissés venir jusqu'à nous, une ode qui se rapporte à l'année 883, et qui célèbre la victoire que Louis fils de *Louis le Bègue*, remporta sur les Normands. C'est une véritable chanson de geste, composée de cent quinze vers, avec les proportions que ce poëme avait dans l'origine. Il contient le simple récit des calamités que les Normands faisaient éprouver à la France; il exalte le courage que déploya Louis, pour en tirer vengeance <sup>1</sup>.

Ces nombreux témoignages nous suffisent pour établir avec certitude que les Francs conservèrent toujours la coutume des peuples germaniques, de chanter les actions de leurs guerriers; nul doute encore que ces chants n'aient servi à la composition de ces grands poëmes du XII<sup>e</sup> et du XIII<sup>e</sup> siècle, qui sont parvenus jusqu'à nous. Dans les rédactions différentes qui en furent faites, il est certain qu'avec un développement considérable elles reçurent encore un nombre infini de traditions, de fables étrangères aux événemens qui leur avaient donné naissance. Elles ne formaient dans l'origine qu'un récit assez court, dans lequel tout était sacrifié aux héros qu'elles célébraient. Mais avec les trouvères des petites principautés féodales, ces poëmes offrirent le tableau de ces principautés dont les mœurs, l'histoire et les chefs furent bizarrement mêlés aux capitaines de Charlemagne ou de Charles Martel. Le grand fait de toutes ces histoires héroïques, c'était l'invasion de la France par les Sarrazins, auxquels des noms de toute nature étaient prodigués: avec les guerres des grands vassaux révoltés contre leur suzerain, lequel, avons-nous dit, est presque toujours Charlemagne, cette invasion formait le nœud principal du récit, auquel venaient se joindre des épisodes plus ou moins romanesques, suivant le caprice ou le goût du trouvère, qui s'emparait, pour arranger ce récit de certaines traditions alors célèbres.

Landrico non placere auditoribus, statim incipiunt de Narcisso cantare: quod si nec placuerit, cantant de alio.» cité par Lebeuf, *Dissertations sur l'histoire ecclésiastique et civile de Paris*, t. 2, p. cxxxvii.

<sup>1</sup> Gley. — Langue et littérature des anciens Francs. 1814. in-8°, pag. 231.

Rarement dans les grands poèmes ; auxquels appartient le nom de *chansons de gestes*, l'amour joue un rôle important ; il n'est là que comme récit épisodique, et la manière dont il est traité rappelle bien plutôt les mœurs conquérantes et barbares que celles qui sont attribuées à la chevalerie. C'est tout franchement une passion physique, brutalement satisfaite, et qui n'occupe le héros que peu d'instant ; ou bien encore, c'est un bon et simple mariage rapidement célébré, et raconté en quelques vers. D'ailleurs il faut remarquer que toutes les chansons de gestes qui ont conservé des traits de leur rédaction primitive, nous peignent des mœurs plus rudes, plus grossières, que celles de l'époque où furent écrites les rédactions parvenues jusqu'à nous.

Ce n'est pas l'art qu'il faut chercher dans ces grandes compositions, mais de précieux détails sur l'histoire, la géographie, les mœurs, les coutumes et la vie privée des temps féodaux ; ce sont principalement des traditions importantes, cachées sous des faits nombreux, et sous des détails presque toujours mensongers, qu'il faut savoir y découvrir. Les trouvères qui consacraient leur vie à recueillir ces longs poèmes, à les traduire et à les arranger dans la langue et au goût de leur époque, croyaient bien plus écrire une histoire qu'un roman de chevalerie. Sans doute quelques-uns d'entre eux avaient des prétentions à une œuvre littéraire, mais la pensée de conserver la mémoire d'actions vraiment accomplies, était presque toujours dominante, surtout dans les poèmes qui avaient pour base d'anciens récits, ou des gestes latins.

En les considérant sous ce point de vue, ceux qui, n'en comprenant pas la langue, ne peuvent lire ces poèmes dans les manuscrits où ils se cachent encore, ne seront pas assez injustes du moins, pour ne pas leur accorder une haute importance, historique et traditionnelle qui elle seule mérite qu'on se livre à l'étude et à la publication de ces vieux monuments de notre langage. On pourrait encore ajouter beaucoup aux observations précédentes ; mais nous n'avons pas eu l'intention d'être complets sur cette matière ; d'ailleurs de nombreuses remarques trouveront leur place dans le cours de notre travail, et dans l'examen histori-

que et littéraire qui suivra l'analyse de chaque roman relatif à la période historique que nous allons chercher à éclaircir.

§ II. — ANSÉIS DE CARTHAGE.

Comme toutes les autres *chansons de geste*, celle-ci commence par une invocation du trouvère, dans laquelle il demande à son auditoire de l'écouter, parce que le récit qu'il va leur faire est beau et d'une haute antiquité: « Seigneurs, que Dieu vous bénisse, le fils glorieux de sainte Marie! Ecoutez une bonne chanson qui n'est pas faite avec des mensonges, mais avec une histoire de haute antiquité. Les vers en sont rimés avec beaucoup d'art, (ils parlent) d'amour, d'armes et de chevalerie. Il y a longtemps qu'elle a été perdue, et que l'on n'a pu en entendre le récit véritable. Ces jongleurs vous en ont dit quelque partie, mais ils en savent bien peu, et le corrompent par leur ignorance; car ils savent bien mieux mener joyeuse vie, *fabloier* et plaisanter, que dire histoires qui ne mentent pas <sup>1</sup>....

Après ce début, le trouvère raconte comment Charlemagne, maître de l'Espagne, prend la résolution de retourner en France,

Seignour, oiés que Diex vous benéie  
 Li glorieus, li fiex sainte Marie,  
 Canchon mult boune et de grant seignorie.  
 Ele n'est pas faite de gaberie,  
 Ains est d'estoire de vielle anchiserie;  
 Li ver en sont rimés par grand maistrerie  
 D'amor et d'armes et de chevalerie.  
 Molt a lonc tans k'ele a esté périe,  
 Onques n'en fu la droite rime oie.  
 Chil jouléour vous en ont dit partie,  
 Mais il n'en seynt valissant une alie,  
 Ains la corrompent par lor grant derverie;  
 Car il entendent plus à la lecherie,  
 Au fabloier et à la légierie,  
 Que as estoires ki ne vous mentent mie;  
 Par moi vous ert iceste radrechie.

(Fol. 1, r<sup>o</sup>. col. 1).

il a pris *Estourges* (Astorga), dit-il, *Corde* (Cordoue) et *Luisierne*, il s'en retourne à *Saint-Fagon*.<sup>1</sup>... Il s'arrête quelques instants dans cette dernière ville, et dit qu'il voulait laisser un roi en Espagne; il choisit son neveu Anséis, dont le trou vère nous trace le portrait<sup>2</sup>. Après avoir couronné le jeune enfant, et lui avoir donné des conseils, Charlemagne laisse près de lui Isorès, Raimond le preux, Ivon le sage, Gui de Bourgogne, et le prêtre Engilbert sage et lettré; en outre il remet au jeune roi sa bonne épée, en lui disant de la renvoyer en France, si jamais il a besoin de quelques secours. Cela fait, on se sépare; Charlemagne retourne dans ses états, Anséis et sa nouvelle cour vont s'établir à *Mortiganes*, une forte cité.

A peine y sont-ils demeurés, qu'Isorès demande à retourner dans ses états, pour voir sa fille qu'il a laissée depuis longtemps; il obtient ce qu'il désire, et, accompagné de dix chevaliers, arrive bientôt sous les murs de *Conimbre* (Coïmbre). A peine entré dans son palais, il voit sa fille, la serre entre ses bras, et

<sup>1</sup> Charles li rois estoit à saint Fagon,  
Cordes ot prinse et Espaingne environ,  
Toute la terre fu en son abandon.

(Fol. 1, r°, col. 2).

<sup>2</sup> Entre les autres avoit un haut baron,  
Jouenes hom fu, n'avoit barbe el menton;  
Les elx ot clers et vairs plus d'un faucon,  
Le resgart fier assez plus d'un lyon.  
Crespés et blonds de cevels ot fuison;  
Lées espaules, les bras drois com boujon,  
Et si avoit les bras qarrés en son,  
Les costes haingres, espaner les puet on,  
Ains ne fu hom de plus jente fachon.  
Jentiels hom fu, nies fu au roi Carlon;  
Par son baptesme Anséis ot à nom,  
Fiex fu Rispeu et cousins Salemon.  
Vestu avoit un vermel sigiaton  
Tout le regardent Alemant et Frison.

(Fol. 1, r°, col. 2).

celle-ci lui demande ce qu'a fait le roi de Saint-Denis : il a bien agi, répond Isorés. Il a donné à l'Espagne un roi nouveau, le plus bel homme que l'on puisse voir ; il n'a pas encore vingt ans, il est aux armes courageux et hardi. La belle entend cela, tout son corps tremble, et elle dit à son père : Par Saint-Félix ! donnez-le-moi, il sera mon mari. Je ne puis mieux faire, il me semble. — Fille, reprend Isorés, qu'est-ce que tu dis ? le roi est trop bel homme et trop gentil, trop riche en terres et en amis. A côté de lui, tu vas trop peu '....

Cette réponse n'empêche pas la jeune fille de persister dans son amour, et de penser au gentil roi dont son père lui a parlé ; Isorés cependant ne tarde pas à quitter de nouveau sa fille chérie, qui pleure en lui disant adieu, plutôt tourmentée par son nouvel amour que par le chagrin de se séparer de son père.

Isorés ne tarde pas à rejoindre le roi Anséis, qui est toujours à *Morligane*. Il le trouve au milieu de ses barons ; ils sont assis près d'une cheminée, causant de mainte affaire, Raymond, l'un deux, se lève et donne au roi le conseil de se marier, et Isorés, appuyant cette proposition, lui indique comme la plus belle fille

1  
 Cele li a demandé et enquis  
 Coument le fait li rois de saint Denis ?  
 — Ma biele fille, mout bien, la Dieu merchis.  
 Un nouvel roi a en Espagne mis,  
 Ainc de tes ex un si bel ne véis :  
 N'a pas . XX. ans passés ne acomplis,  
 Si est as armes courajous et hardis.  
 Ot le la biele, li cors li est fremis,  
 Son père apiele, si l'a à raison mis :  
 Pere, dist-ele, pour le cors saint Felis,  
 Donés le moi, si sera mes maris,  
 Miels ne me puet employer, ce m'est vis.  
 Ot le li peres, tous en fu esmaris :  
 Fille, fait-il, ke chou est ke tu dis ?  
 TROP est li rois et haus hom et jentis,  
 Riches de terre et enforchiés d'amis,  
 Et vous si estes en droit lui de bas pris.

(Fol. 2, v°, col. 1).



du monde entier , celle du roi Sarrazin Marsile <sup>1</sup>. Anséis sur les paroles d'Isorés , se prend d'amour et fait le serment de n'avoir jamais d'autre femme.

Alors il est décidé qu'on enverra un message au roi Marsile, Isorés se présente pour le remplir , mais il recommande au roi l'honneur de sa fille : Ne pensez pas , dit-il , à lui faire honte , car je ne pourrais plus vous aimer ; au contraire , je vous quitterais , et passant la mer , j'irais adorer Mahomet. Anséis répond au père de l'honneur de son enfant , et Isorés , accompagné de Raimond , part aussitôt. Avant de passer en Afrique , il va dire adieu à sa fille , lui recommande de se plaindre au roi de tous les affronts qu'on pourrait lui faire , et il s'embarque.

Brûlant d'amour pour Anséis , la jeune fille ne manque pas de mettre à profit la recommandation de son père ; elle envoie un message avec une lettre au roi , dans laquelle elle apprend à ce dernier , que les sujets d'Isorés se sont révoltés , et ne veulent plus reconnaître son autorité. Anséis réunit ses barons et marche avec son armée contre *Conimbres*. Il ne tarde pas à savoir la vérité , et la jeune fille avoue au roi son amour , mais ce dernier refuse de trahir le serment qu'il a fait à Isorés.

La jeune fille ne se rebute pas , et au milieu de la nuit , pendant que tout dormait , elle se lève , vient trouver le roi , et obtient par ses caresses , ce qui faisait l'objet de tous ses vœux<sup>2</sup>.

Le roi , après avoir adressé quelques reproches à la jeune fille ,

<sup>1</sup> Isorés a sa raison démontrée :  
 Anséis, sire, jà ne vous iert celée,  
 Jou en sai une tant biele ne fu née,  
 Jouene pucele, cortoise et bien senée ;  
 Par droit doit estre roine couronée,  
 Courone d'or li ert el chief posée :  
 Fille est Marsile d'outre la mer salée,  
 Ele est plus biele ke seraine ne fée.

(Fol. 3, r<sup>o</sup>, col. 2.)

<sup>2</sup> Quant voit la sale qui estoit acoisie ,  
 Et que la gens estoit toute endormie,  
 Isnielement est de son lit saillie  
 Nue , en chemise, mult fu ose et hardie ;

s'empresse de la quitter, et de revenir à *Morliganes*, car il redoute la colère du vieil Isorés.

Cependant les deux barons messagers, après s'être embarqués, arrivent à *Morindes* et font part au roi Marsile des intentions d'Anséis : Votre fille ne peut trouver un plus brillant mariage, dit Isorés; nul n'est plus beau, plus brave qu'Anséis; elle aura pour elle toute l'Espagne; et la France deviendra son héritage.

Marsile assemble son conseil, et malgré les observations de Sinaglore, il consent à cette union qui sourit beaucoup à sa fille, mais à la condition qu'il gardera ce qu'il possède en Espagne, et que si un enfant naît de ce mariage, il en aura la garde, et qu'il régnera sur toute l'Espagne, et sur la France jusqu'au port de Wissant<sup>1</sup>. Isorés revient à *Morliganes* faire part des conditions de l'émir à Anséis qui les accepte comme étant très-simples et très-naturelles. Isorés s'arrête un instant près de sa fille, à laquelle il recommande la sagesse, et s'en retourne chez Marsile. En arrivant, il assiste au combat singulier que Raimond soutient contre Agoulant qui veut s'opposer au mariage projeté; mais ce dernier succombe.

Un mantel prinst de soie d'aumarie.  
 Envers la sale s'est la bele adrechie,  
 Ens est entrée, mult fist grant déablie,  
 Et vint au lit; mais li rois ne dort mie.  
 Tout bielement s'est jouste lui glachie;  
 Ce fait amors qui les amans maistrie,  
 N'est si durs cuers ki mult tost n'asouplie:  
 Vers li ne vaut desfense, n'escremie,<sup>o</sup>  
 Tost a vencu quant en prent la baillie.  
 Quant li rois a la pucelé sentie,  
 Parmi les flans l'a mult tost embrachie,  
 Puis le conjure de Dieu le fil Marie,  
 S'est jentiex feme, ne de haute lignie,  
 Qu'ele s'en voist, ke plus ne demeure mie,  
 S'est camberière coie soit et tapie.  
 Cele se taist et li rois l'a baisie,  
 Que vous diroie, faite fu la folie.

(Fol. 5, r<sup>o</sup>, col. 2.)

<sup>1</sup> Qu'encor tenrés d'Espaigne le beulant,  
 Et toute France jus c'as pors de Wissant.

(Fol. 9, r<sup>o</sup> col. 2.)

Rien ne s'oppose plus au départ de *Gaudisse*, la fiancée d'Anséis, qui s'embarque en effet, accompagnée de vingt jeunes filles et des deux chevaliers. Il ne tardent pas à venir devant *Conimbres*, et c'est à la première nouvelle de leur retour, que la fille d'Isorés mène grand deuil, et fait appeler son père. Le vieil Isorés, instruit du déshonneur de sa fille, ne tarde pas à se rendre près d'elle, et il apprend bientôt comment Anséis a tenu son serment. Isorés monte à cheval, vient à *Mortiganes*, et dit au roi : Sire Anséis, vous m'avez déshonoré. Le roi s'excuse assez mal, et le vieil Isorés, cachant sa fureur, conseille au roi de venir chercher sa fiancée. Mais il quitte la cour, recommande à ses hommes de garnir ses forteresses : Car, leur dit-il, je vais au roi Marsile, je renie Dieu, et reconnais Mahomet. Puis il regagne le rivage, monte dans une barque, et, arrivé au vaisseau qui conduisait Gaudisse en Espagne, il annonce à la fille de Marsile que le roi ne veut plus l'épouser, que cette injure doit être vengée ; que lui Isorés renie son Dieu pour adorer Mahomet, et qu'il va chercher les armées de l'émir, pour chasser d'Espagne Anséis. Raimond quitte Isorés, et vient annoncer toutes ces nouvelles au neveu de Charlemagne.

Isorés cependant, qui a fait virer de bord le vaisseau de la belle Sarrazine, retourne avec elle en Afrique ; il dit à Marsile qu'Anséis a refusé de tenir sa promesse, mais que lui Isorés épousera la jeune fille, et qu'avec l'aide des soldats de l'émir, il ira conquérir l'Espagne ; c'est pourquoi l'on se prépare à la guerre des deux côtés. Marsile appelle sous ses drapeaux les Turcs, les Persans et tous les chefs barbares, et Anséis fait venir *Guyon de Loquiferne*, *Raimond de Navarre* ; *Ivon de Bascles*<sup>1</sup>. Cependant

1 Li rois Marsiles manda *Turs* et *Persans*,  
 Rois, et aufages, aumachors ne sai qans :  
 Del *Coive* i est venus li amirans ;  
 Si fu ses frères, de *Cordes* l'aumustans,  
 Et l'aumachors d'*Inde* ki est vaillans.  
 Et de *Luisierne* i vint rois Aquilans,  
 De *Barbarie* li fors rois Alestans  
 Et de *Palerne* Sinagons li poissans,

la jeune fille Sarrazine près d'épouser Isorés le vieil, a obtenu de son père que le mariage ne soit célébré qu'après la conquête de l'Espagne.

Ici commence une autre partie du roman beaucoup plus étendue que celle analysée jusqu'ici, et qui, malgré tout, ne contient que la description des combats nombreux, livrés par les Sarrazins vainqueurs, à leurs ennemis que des prodiges de valeur ne peuvent garantir de l'invasion toujours croissante. Quelques épisodes relatif à la fable inventée par l'auteur du roman, interrompent seuls le récit de la lutte engagée entre les deux peuples, récit dont les principales circonstances sont d'autant plus curieuses à suivre, qu'elles s'accordent assez avec celles de l'histoire et de la tradition.

Les Sarrazins, débarqués sur le rivage d'Espagne, malgré les Français, obligent ces derniers, après divers combats, à se renfermer dans *Morliganes*, devant laquelle ils mettent le siège. Anséis et ses barons tentent quelques sorties, mais ils sont toujours repoussés et contraints de rentrer dans les murs de la ville, après avoir fait éprouver aux païens des pertes qui n'égalent pas les leurs, il est vrai. Le roi Marsile est à table, quand on lui annonce un renfort de dix mille hommes, conduit par Danebuïs, roi d'*Escandie*.

Mais Anséis est monté sur la plus haute tour de *Morliganes*; il voit la multitude des ennemis qui l'entourne, il rentre, accablé de douleur, dans son palais, et pleure toute la nuit. Venu

De *Salorie* Butors li combatans,  
Rois Aridastes un cuivers souduians.  
Desous *Morinde* se logent par les cans.

(Fol. 14, r°, col. 2.)

Rois Anséis ne fist arestison,  
Ains a mandé toute sa region :  
A *Lokiferne* envoia por Guion  
Et à *Navaire* por le vallant Raimon  
Et si envoie à *Bascle* pour Iyon.

(Fol. 15, r°, col. 2.)

le jour , il appelle Gui et lui donne l'ordre de quitter la ville , et de se diriger vers *Lucernes*. <sup>4</sup>

Toute la population de *Morliganes* et l'armée quittent ses murs et y mettent le feu ; l'incendie fait courir aux armes les Sarrazins , qui poursuivent l'armée française jusque sous les murs de *Lucernes* , et là s'engage un terrible combat , après lequel la ville est assiégée par les patens.

Le roi Marsille envoie à la reine sa femme , un message , et lui dit de réunir de nouvelles troupes , et de les amener en Espagne ; la reine obéit , et son arrivée est le signal de combats nouveaux , après lesquels Anséis , qui s'aperçoit de la pauvreté du pays , prend la résolution de s'éloigner ; ce qu'il fait aussitôt après avoir brûlé *Lucernes*. Les Français , toujours poursuivis par les infidèles , ne tardent pas à gagner *Estorges* , à s'y loger , et comme toujours , ils y sont assiégés par Marsile et son armée.

Ici se trouve placé un des épisodes inventés par le trouvère , afin de distraire les auditeurs de ces longs et fastidieux recits de siège et de bataille.

A peine arrivé au camp de son mari , la reine épouse de Marsile , environnée de ses femmes , fait venir son interprète , et l'envoie en messager d'amour , à trois barons français , Raymond , Gui et Yves , qui acceptent la partie , et s'en vont au milieu de la

1           Rois Anséis fu en la tour perrine ,  
           Et regarda contreval la gaudine ,  
           Voit tante ensengne de paille alixandrine ,  
           Et l'ost des Turs qui d'aüner ne fine ,  
           Voit Morliganes qui tout adieüs decline ,  
           Ne voit fumer ne maison , ne quisine ,  
           Et voit ses homes qui vivent de rapine ,  
           Par les cortiux vont querrant la racine  
           N'ont de la vivre ne de la salvagine .  
           Voit li rois , de grand doel en corine ,  
           L'aigue del cuer li est as iex voisine ,  
           Parmi la faice li ciet sort la poitrine ,  
           Mollié en ot le peliçon hermine .

(Fol. 22, r°, col. 1.)

nuit forniquer avec trois belles Sarrazines, femmes de roi, parmi lesquelles bien entendu est celle de Marsile. (f° 30 v°, et 32 r°.)

Surpris par l'un des époux offensés, les barons français soutiennent le choc de l'armée infidèle; mais bientôt, secourus par Anséis, ils rentrent dans la ville, où ils reçoivent maints reproches de leur imprudence.

Marsile fait enterrer les rois vaincus et tués par les barons français, et il envoie, en Afrique, chercher *Gaudisse* sa fille, qui lui amène vingt mille Turcs, et le roi géant *Canemons* et sa mère, qui ressemblent au démon<sup>1</sup>. Après de nouveaux combats dans lesquels les pertes sont égales des deux côtés, *Gaudisse* envoie un message au roi Anséis, qui, près de souper, écoutait un Breton chantant devant lui le lai *Goron*<sup>2</sup>. Le païen *Finaglore*, envoyé de *Gaudisse*, dit au roi, de la part de sa maîtresse, qu'on veut la marier au vieil Isorés, mais qu'elle s'y refuse et lui demande de venir à son secours. Anséis accepte, et, accompagné de deux mille Français, il va trouver *Gaudisse*, qui le reçoit avec bon-

1 Par toute Aufrique a ses barons mandés :  
 Rois Canemons qui est d'Aufrique nés,  
 I est venus à vint mil Turs armés,  
 O lui sa mère qui resamble malfés :  
 Plus estoit noire c'airemens destemprés,  
 De grandor ot. XV. pies mesurés,  
 Les dens ot grans, les cevials hurepés,  
 Les iels ot rouges con carbons embrasés,  
 Le geule grande, si ot bochut le nés,  
 Diabls samble d'infier descaenés.  
 Une fauc porte dont l'aciers est temprés,  
 Plus soef trence que rasoirs afilés,  
 N'a si fort home descî à Balesgués  
 Qui del porter ne fust tous encombrés.

(Fol. 35, r°, col. 2.)

2 Rois Anséis doit maintenant souper,  
 Mais il faisait un Breton vielier  
 Le lai Goron, coment il doit finer,  
 Com faitement le convint definer

(Fol. 39, r°, col. 1.)